

ACTE III, SCÈNE VII.

CATHERINE DE MÉDICIS,

DRAME EN CINQ ACTES,

PAR M. PAUL DE GUERVILLE,

MUSIQUE DE M. BERGE ; MISE EN SCÈNE DE M. ACHILLE.

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE BEAUMARCHAIS, LE 12 MARS 1846.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
CATHERINE DE MÉDICIS.	Mme LAURE.	DE MERGY, seigneur..........	ADRIEN.
LE MARÉCHAL DE SAINT-ANDRÉ.	MM. ARTHUR.	SAINT-MEGRIN, *idem*..	VALAIRE.
LE PRINCE DE CONDÉ....... .	GASTON.	BATIFOLLO, *idem*............ ...	DÉSIRÉ.
BENVENUTI, sous le non d'Alfiéri.	LYONNET.	HÉLÈNE, comtesse de Saint-André.	Mme MÉSANGE.
STELLI..............	DE BREUIL.	BLANCHE DE LUSTRAC.......	Mlle HEFFER.
POLTROT, homme d'armes......	JOANNIS.	URSULE.....................	Mme ACHILLE.
SAINT-SORNIN, seigneur........	A***.	SEIGNEURS, PEUPLE, ETC.	

La scène est à Paris et à Dreux, en 1562.

ACTE PREMIER.

Une partie du parc du château de Mézières; à droite, un pavillon auquel on parvient par quelques degrés ; dans le fond et sur la gauche, on aperçoit les remparts de la forteresse; sur le 1er plan, à gauche, une petite porte.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLTROT, ALFIÉRI.

Au lever du rideau, une patrouille d'Archers traverse le théâtre lentement. Poltrot observe les mouvements des soldats ; lorsqu'il est certain d'être seul, il va à la porte et introduit Alfiéri.

POLTROT. Ils s'éloignent. (*Ouvrant la porte.*) Venez, messire ; soyez sans inquiétude, personne ne vous a vu. Savez-vous bien qu'en introduisant ainsi un étranger au château de Mézières, je commets une action punissable de mort? Oh ! si le maréchal habitait ce manoir, je me serais bien donné de garde de céder à vos sollicitations; mais, Dieu merci, madame de Saint-André y est seule,

et madame est une bonne et noble châtelaine.

ALFIÉRI. Sois certain que la récompense ne se fera pas attendre.

POLTROT. C'est moi qui m'acquitte envers vous, messire, car deux fois dans ma vie je vous ai rencontré sur mon passage... alors de grands malheurs me menaçaient : après m'avoir en quelque sorte prédit ce qui devait m'arriver, vous fûtes assez bon pour appliquer le remède au mal... deux fois enfin vous fûtes mon sauveur, et j'ai juré de vous obéir aveuglément.

ALFIÉRI. Et jusqu'alors, tu as fidèlement tenu ton serment.

POLTROT. Jusqu'alors oui, c'était mon devoir; mais aujourd'hui j'avoue que ce mystère dont vous vous entourez, cette insistance à vouloir que je vous introduise au château pendant la nuit...

ALFIÉRI. Va te sembler toute naturelle... En me présentant au pont-levis du château il m'eût fallu décliner mon nom, mes titres, et l'entretien secret que je veux obtenir de la comtesse m'eût été refusé.

POLTROT. Un entretien avec la comtesse!... je comprends... le mystère était indispensable.

ALFIÉRI. Vous êtes curieux, mon maître, et surtout raisonneur.

POLTROT. Pardonnez-moi, messire, je saurai trouver le moment favorable de vous faire parler à la comtesse, et je veux jusque-là vous dérober à tous les yeux.

Il fait un mouvement pour sortir.

ALFIÉRI. Dis-moi, que devient ce jeune homme qui jadis fut recueilli par la comtesse et auquel elle témoigne la même affection qu'à sa propre fille?

POLTROT. Messire Stelli... c'est un brave et beau cavalier... brave comme son épée et avide de gloire...

ALFIÉRI. Et... semble-t-il satisfait de sa position?

POLTROT. Je le pense, et vous dire qu'il quitterait le château avec joie serait peut-être mentir, car si messire Stelli aime la gloire, je crois qu'une autre passion lui tient aussi fortement au cœur...

ALFIÉRI. Une passion?

POLTROT. Je me trompe fort, ou damoiselle Blanche de Lustrac, née du premier mariage de la maréchale, a vivement impressionné notre jeune homme.

ALFIÉRI. A merveille! Quant à madame de Saint-André elle le verrait sans doute s'éloigner avec plaisir : un jeune homme sans nom ne peut aspirer à la main de sa fille. Et mademoiselle de Lustrac répond-elle à l'amour de Stelli?

POLTROT. Qui diable peut deviner ce qui se passe dans le cœur d'une jeune fille... Croyez-moi, messire, il fait grand jour, madame la comtesse vient chaque matin dans ce pavillon... peut-être serait-il prudent...

ALFIÉRI, *préoccupé*. Je te suis.

POLTROT. Hâtez-vous, messire, on vient de ce côté!

ALFIÉRI. Quel est ce jeune homme?

POLTROT. Messire Stelli... mais, Dieu me damne, mademoiselle l'accompagne... Oh! les amoureux... Venez, messire, venez; ce passage doit être libre.

ALFIÉRI. Un moment!

POLTROT. Qu'allez-vous faire?

ALFIÉRI. Je dois parler à ce jeune homme, j'attendrai là qu'il soit seul.

POLTROT. Seul... il est en trop bonne compagnie pour la quitter de sitôt... vous allez me compromettre, c'est sûr.

ALFIÉRI. Laisse-moi, te dis-je.

POLTROT. J'obéis.... au diable le serment... Prenez garde, le jeune faucon n'est pas endurant.

ALFIÉRI. Sois sans crainte. (*Poltrot sort.*) Cet amour, s'il existe, peut me servir; sachons donc si maître Poltrot était bien informé.

Il se cache à l'angle du pavillon.

SCÈNE II.

STELLI, BLANCHE, ALFIÉRI, *caché*.

STELLI. Oui, Blanche, oui, je dois bénir madame la reine... oh! merci, merci mille fois à elle qui me donne espoir en l'avenir, à elle qui veut bien m'appeler à servir dans ses pages... oh! cet honneur a dépassé toutes mes espérances.

BLANCHE. Très-bien, monsieur... continuez... et c'est pour me tenir ce langage, c'est pour me faire prendre part à la joie que vous éprouvez de quitter ceux qui vous aiment, que vous me faites descendre au jardin avant le lever du soleil?... En vérité, je vous admire.....

STELLI. Blanche, me condamnerez-vous sans m'entendre? au nom du ciel, ma bonne petite sœur...

BLANCHE. Oui... c'est ainsi que vous m'appeliez jadis... mais il y a longtemps que vous ne me donnez plus ce nom. (*Lui tendant la main.*) Allons... parlez!

ALFIÉRI. Faut-il vous répéter que j'avais espéré vous voir approuver cette absence... de laquelle dépend tout mon bonheur!

BLANCHE. Votre bonheur! mais le mien à moi, monsieur... n'est-il pas de vous voir chaque jour partager avec moi les soins que réclame ma mère?... n'est-il pas dans nos

jeux, dans nos lectures, dans nos promenades... Que voulez-vous que je devienne... seule ici, sans vous ?

STELLI. Oh ! combien vous êtes bonne, et que vous me faites heureux !

BLANCHE. Eh bien, alors prouvez-moi que vous m'aimez en n'allant pas à Paris... Vous hésitez... oh ! je le vois, vous ne m'aimez plus.

STELLI. Ne plus vous aimer ! (*A part.*) Mon Dieu ! comment lui dire ?... (*Haut.*) Eh bien, si dans ce voyage j'avais mis mes plus chères espérances, si j'aimais... oui, si j'aimais une jeune fille, belle comme vous l'êtes, bonne comme vous êtes bonne, si je l'aimais, non de cette amitié qui jusqu'alors a rempli nos deux cœurs, mais d'un amour ardent, passionné, de cet amour qui fait le bonheur ou le malheur de la vie, et que je vinsse vous dire: Blanche, je n'ai pas même un nom à offrir à celle que j'idolâtre, car je ne suis qu'un pauvre orphelin qui doit tout à votre mère.

BLANCHE. Que dites-vous ?

STELLI. Si j'osais vous tenir ce langage, oh ! dites-le-moi, ne me donneriez-vous pas le conseil d'aller le conquérir ce nom que j'ambitionne, fût-ce même au prix de tout mon sang... Vous vous taisez?

BLANCHE, *confuse.* C'est qu'en vérité... je ne sais...

STELLI. Celle que j'aime, celle à qui j'ai fait vœu de consacrer ma vie entière approuvera ce projet, car il est mon seul espoir... ne penserez-vous pas comme elle? Oh ! parlez, je vous en conjure.

BLANCHE. Stelli!

STELLI. Dites, Blanche, faut-il donc vous la nommer?

BLANCHE, *vivement.* Oh ! taisez-vous, mon ami, que ce nom ne sorte pas de votre bouche... Oui, j'approuve votre noble dessein... j'étais un enfant, pardonnez-moi... partez, mon ami, allez à la cour de Catherine... en pensant à votre retour, j'aurai du courage pour supporter cette séparation.

STELLI. Oh ! merci, et maintenant vienne l'heure du départ, car si je vous quitte, c'est pour aller vous mériter.

BLANCHE. Eh bien, oui... à toi pour toujours... et puisse Dieu nous venir en aide... puissent aussi les brillantes joies du Louvre ne pas vous faire oublier la pauvre délaissée du château de Mézières.

STELLI. Oh ! plutôt mille fois mourir.

BLANCHE. Allons... je l'ai promis... j'aurai du courage... mais il faut nous séparer, Stelli.

STELLI. De grâce, encore un moment, ma Blanche chérie.

BLANCHE. Veux-tu donc me faire oublier ma mère?

STELLI. Oh! oui... mais ne puis-je vous accompagner jusque vers elle?

BLANCHE, *lui tendant la main.* Non, monsieur, vous êtes page de la reine, et je ne suis plus votre sœur.

STELLI. Au moins, me permettrez-vous de vous revoir avant mon départ?

BLANCHE, *avec embarras.* Oui... mais en présence de notre bonne mère !

SCÈNE III.

STELLI, *puis* ALFIÉRI.

STELLI. Elle m'aime! Oh! dans cette guerre qui se prépare, à moi la gloire, les honneurs ou la mort, mon Dieu, la mort si je ne puis parvenir à la mériter.

ALFIÉRI, *paraissant.* Voilà de nobles desseins!

STELLI, *à part, surpris.* On nous épiait. (*Haut, vivement.*) Qui êtes-vous et que me voulez-vous? Comment un étranger se trouve-t-il dans les jardins réservés à la comtesse... Faites-vous partie de la garnison? encore une fois répondez!

ALFIÉRI. Vos questions se succèdent avec une telle rapidité...

STELLI. Craignez de lasser ma patience.

ALFIÉRI. Je suis étranger à ce manoir, et ne fais nullement partie de sa garnison; vous voyez que vous avez deviné juste... Quant à la manière dont je me suis introduit dans ce parc, malgré ses hautes murailles... c'est mon secret... Ce que j'y viens faire? je dois vous le dire, car depuis un moment j'ai pensé que je puis compter sur vous.

STELLI. Et en quoi, s'il vous plaît?

ALFIÉRI. Veuillez m'écouter : Madame de Saint-André vivant retirée dans ce château y est inaccessible à tous, cependant il m'importe d'obtenir d'elle un entretien particulier.

STELLI. Et vous espérez...

ALFIÉRI. Oh ! service, pour service... c'est juste... écoutez donc... vous êtes amoureux... ne niez pas, j'ai tout entendu... vous êtes amoureux de la fille de votre bienfaitrice... vous, pauvre orphelin dont on ignore la naissance. Eh bien, ce secret, je le possède, moi, oui, je puis vous révéler ce nom que vous avez le droit de porter.

STELLI. Grand Dieu ! que dites-vous ?

ALFIÉRI. La vérité.

STELLI. Oh! c'est impossible, vous me trompez.

ALFIÉRI. Vous tromper!... non, telle n'est pas mon intention... jugez-en vous-même; ce fut le vingt septembre quinze cent quarante-six, que madame de Saint-André, alors com-

tesse de Lustrac, vous recueillit... Vous aviez au cou une chaîne d'or, à laquelle pendait un chiffre en diamants, ce chiffre était formé des lettres C. H.

STELLI. C'est vrai... cette circonstance que la comtesse seule connaissait, m'a été révélée par elle, ce matin même... mais pourquoi me cacher plus longtemps...

ALFIÉRI. Ce nom que vous brûlez de connaître, je vous l'ai dit, service pour service...

STELLI. Et bien, que dois-je faire? Parlez!

ALFIÉRI. Obtenir de la maréchale cet entretien que je désire.

STELLI. Je vous le promets... ensuite?

ALFIÉRI. Si j'en crois mes pressentiments, madame de Saint-André vous chargera d'une mission que vous remplirez avec courage et adresse, car de cette mission dépendent de grands intérêts.

STELLI. J'obéirai, si telle est la volonté de la comtesse.

ALFIÉRI. Soit... à cette condition je parlerai.

STELLI. Mais vous ignorez que ce soir je dois quitter le château.

ALFIÉRI. Je sais cela... silence, même à l'égard de celle que vous nommez votre mère; pensez à votre promesse... je vous attends sur cette plate-forme... votre mission remplie... nous nous reverrons... Songez que la moindre indiscrétion peut vous perdre... nous nous reverrons, vous dis-je.

STELLI. Mais encore... en quel lieu?...

ALFIÉRI. Au Louvre!

Il sort. Stelli stupéfait le regarde s'éloigner.

SCÈNE IV.

STELLI, MADAME DE SAINT-ANDRÉ, BLANCHE, URSULE.

STELLI, *d'abord seul*. Au Louvre! quel peut être cet homme? oh! je le saurai... cet entretien qu'il réclame, je l'obtiendrai... mais alors, malheur à lui s'il me trompe... Ma mère!...

Il va au-devant de madame de Saint-André, qui entre au bras de Blanche; il lui baise la main.

HÉLÈNE. Vous voilà enfin, méchant enfant! Croyez-vous donc que les moments qui vous restent à passer près de moi ne s'écouleront pas assez vite?

STELLI, *regardant Blanche*. Pardon, mille fois pardon de ne pas être allé ce matin comme de coutume vous offrir mon bras pour vous aider à vous rendre dans ce pavillon.

HÉLÈNE. Qui vous en empêcha, monsieur... vos préparatifs de voyage!

STELLI. Pouvez-vous le penser?

URSULE, *surprise*. Un voyage!...

HÉLÈNE, *à Ursule*. Oh! te voilà plus intriguée que Blanche, ce qui me fait penser que Stelli aura parlé... eh bien, oui, votre beau chevalier est nommé page de la reine Catherine.

URSULE. Est-il possible!

HÉLÈNE, *à Blanche*. Et toi... ne lui fais-tu pas ton compliment.

BLANCHE, *baissant les yeux*. Ma mère!

HÉLÈNE, *à Stelli*. C'est mal... je t'avais recommandé le secret.

STELLI, *bas*. Vous m'excuserez et me permettrez de vous en confier un à mon tour.

HÉLÈNE, *avec finesse*. Ah! à la condition que je serai plus discrète que tu ne l'as été.

STELLI. Daignez m'entendre, je vous en prie.

HÉLÈNE. Allons... j'y consens... Ursule, prépare le déjeuner. (*A Blanche qu'elle baise au front.*) Je te rejoins bientôt, mon enfant... je ne puis lui refuser d'entendre sa confidence.

BLANCHE, *en sortant*. Mon Dieu! que va-t-il faire?

SCÈNE V.

STELLI, HÉLÈNE.

HÉLÈNE. Voyons, parlez monsieur, je vous écoute.

STELLI. Je ne sais comment vous dire...

HÉLÈNE. Rassure-toi... ce secret est donc bien terrible?

STELLI. Non, sans doute; et pourtant je crains de vous fâcher, en vous disant qu'un homme, dont j'ignore le nom, et qui s'est introduit dans le château par je ne sais quel moyen, réclame avec instance la faveur d'être admis en votre présence.

HÉLÈNE. Un étranger... sans mon ordre...

STELLI, *confus*. J'ai cru pouvoir promettre que vous seriez assez bonne pour le recevoir.

HÉLÈNE. En ces temps de trouble... une telle imprudence...

SCÈNE VI.

STELLI, HÉLÈNE, ALFIÉRI.

ALFIÉRI, *qui impose silence du geste à Stelli*. Que peut avoir à craindre la noble comtesse de Lustrac, dans sa bonne forteresse de Mézières?

HÉLÈNE, *avec surprise*. Les murailles n'en sont pas tellement inaccessibles que vous n'ayez pu les franchir... Mais je veux bien

passer sur les convenances. Que voulez-vous, messire... expliquez-vous.

ALFIÉRI, *ouvrant son manteau.* Vous seule, madame, devez entendre les communications que j'ai à vous faire.

HÉLÈNE. Ciel! (*A Stelli.*) Éloigne-toi, enfant. (*A part.*) Que peut vouloir cet homme?

STELLI. Madame...

HÉLÈNE. Éloigne-toi, te dis-je... et tiens-toi prêt au premier appel.

STELLI, *sortant.* Reposez-vous sur moi, ma mère.

SCENE VII.

HÉLÈNE, ALFIÉRI.

HÉLÈNE. Nous sommes seuls, monsieur!

ALFIÉRI, *se découvrant, et laissant voir les armes de Condé brodées sur son pourpoint.* Veuillez vous rassurer, madame, et ne voir dans ma démarche qu'un acte de dévouement à une grande et noble infortune.

HÉLÈNE. Je ne puis vous comprendre.

ALFIÉRI. Tremblant à chaque moment de voir tomber entre les mains de ses ennemis celui qui, par miracle, fut arraché à celles de ses geôliers, je suis venu demander assistance à la comtesse Hélène de Lustrac, je suis venu lui dire: Aidez-moi, madame, aidez-moi à préserver les jours de celui qui deux fois sauva la France, de M. le prince.

HÉLÈNE. Condé!... mais je le croyais retiré en Navarre.

ALFIÉRI. En effet, tel était l'ordre du roi; mais le prince, impatient de revoir ses amis, ne put supporter longtemps l'exil qui lui était imposé; il revint en France. Bientôt le bruit de son retour se répandit, et des ordres furent donnés. Depuis ce moment, errant dans la campagne, craignant à chaque heure, à chaque minute, de tomber entre les mains des hommes d'armes de M. de Guise, M. le prince n'a dû qu'à la protection du ciel d'échapper jusqu'alors aux poursuites de celui qui, jadis, refusa devant le roi lui-même, de lui rendre raison, en champ clos... de l'odieux outrage qui pèse sur sa tête.

HÉLÈNE. Mais vous ignorez donc que la comtesse de Lustrac est maintenant l'épouse du maréchal de Saint-André?

ALFIÉRI. Le maréchal, comme M. de Guise, est ennemi mortel du prince, je sais cela; mais je sais aussi que M. de Saint-André ne vient ici que fort rarement... quelques jours me suffiront pour procurer au prince les moyens de rejoindre M. de Coligny...

HÉLÈNE, *hésitant.* Et c'est M. le prince...

ALFIÉRI. Son altesse ignore ma démarche, madame, et si j'ai osé l'entreprendre, c'est que souvent je lui ai entendu prononcer votre nom avec autant de vénération qu'on en mettrait à prononcer celui d'un ange... (*Il l'observe.*) Celui d'une personne tendrement aimée...

HÉLÈNE, *à part.* L'imprudent!

ALFIÉRI, *à part.* Elle l'aime toujours! (*Haut.*) Caché parmi les paysans de la ferme de Nuisement, à peu de distance du château, le prince est exposé à mille périls... en butte à toutes les privations.

HÉLÈNE. Que dites-vous?

ALFIÉRI. Cependant il condamnerait ma démarche, s'il en avait connaissance... mais offert par vous, il accepterait ce secours avec bonheur.

HÉLÈNE. Mais je ne puis... ce serait m'exposer à...

ALFIÉRI, *continuant.* Mon noble maître en sûreté derrière de bonnes murailles, je cours à Paris; j'informe de ce qui se passe ses plus fidèles amis, et bientôt nous parvenons à faire révoquer cet injuste arrêt... C'est alors, madame, que le prince vous devra plus que la vie... puisqu'il aura pu se justifier.

HÉLÈNE. Oh! oui, vous avez raison... mais cependant... (*A part.*) Mon Dieu! que faire?

ALFIÉRI. Eh bien, madame?...

HÉLÈNE, *se décidant.* Eh bien, messire?...

ALFIÉRI. Vous consentez!

HÉLÈNE, *à part.* Puissé-je ne pas m'en repentir!

ALFIÉRI. Il refusera, si directement vous ne daignez lui faire parvenir un message.

HÉLÈNE. Mais, monsieur... je ne puis...

ALFIÉRI. Songez qu'il y va de ses jours!

HÉLÈNE. Oh! je n'hésite plus.

ALFIÉRI. En présentant cette bague au fermier de Nuisement... votre envoyé pénétrera facilement jusqu'au prince.

HÉLÈNE, *prenant machinalement la bague, inquiète.* Mais si, dans le trajet qui sépare la ferme du château...

ALFIÉRI. Je veillerai sur lui et sur messire Stelli, car lui seul est digne d'une telle mission.

HÉLÈNE. Stelli!... oh! oui, vous avez raison.

ALFIÉRI, *lui baisant la main.* Adieu! et merci, madame. (*A part.*) Enfin... elle a cédé!

Il sort.

SCÈNE VIII.

HÉLÈNE, *seule, puis* STELLI.

HÉLÈNE, *seule.* Qu'ai-je fait, et quelle promesse vient de sortir de ma bouche!... Le

revoir, lui dont le souvenir me poursuit sans cesse... le revoir... oh! non, je ne m'en sens pas le courage... mais le sauver... le soustraire à ses bourreaux!... je le devais, pour l'oublier ensuite... Folle que je suis... l'oublier.. Dépend-il de moi qu'il en soit ainsi?...

STELLI. Mon Dieu! qu'avez-vous, et qu'a pu vous dire cet homme?... Le connaissez-vous, madame?

HÉLÈNE. Cet homme est un fidèle ami; mais si mon Stelli a conservé dans son cœur quelque souvenir de ce que j'ai fait pour lui, le moment est venu de me prouver sa reconnaissance et son dévouement.

STELLI. Parlez, madame.

HÉLÈNE. Tu vas te rendre de suite à la ferme de Nuisement... non loin des glacis de ce château.

STELLI, *avec surprise.* A Nuisement! Mais c'est là que les huguenots s'assemblent pour tenir leurs conciliabules.

HÉLÈNE. Oui... et cependant c'est là qu'il faut aller. En présentant cet anneau au fermier, il t'introduira près d'un étranger, que nos discordes politiques obligent à se cacher... Une fois en sa présence, tu lui diras: Suivez-moi, monseigneur! car vous n'êtes plus en sûreté ici, et la comtesse Hélène vous offre un asile.

STELLI. Un proscrit? mais il y va de la vie!

HÉLÈNE. Refuserais-tu d'exposer la tienne pour moi?

STELLI. J'obéirai; mais si cet homme refusait de me suivre?...

HÉLÈNE. Sois sans crainte... Une fois dans le parc, tu l'introduiras dans ce pavillon, par la porte qui donne sur les jardins réservés; surtout agis avec prudence. Va... (*Il sort.*) Pauvre jeune homme, lui aussi souffre; lui aussi aime, sans espérance, car j'ai su pénétrer son secret... Hélas! pourquoi ne puis-je faire un jour son bonheur! (*Voyant entrer Ursule.*) Ah! c'est toi!

SCÈNE IX.

HÉLÈNE, URSULE.

URSULE. Tout est disposé, madame, et mademoiselle attend que... mais vous paraissez souffrir, qu'avez-vous?

HÉLÈNE. Moi! rien. (*A part.*) Allons, encore cette honte, mon Dieu! je dois me confier à elle... plus que jamais j'ai besoin d'une amie dévouée.

URSULE, *inquiète.* Que se passe-t-il donc?

HÉLÈNE. Écoute, ma bonne Ursule, car tu m'aideras à le sauver, toi... quelque étrange que te semble le récit que j'ai à te faire, tu me plaindras et ne me mépriseras pas.

URSULE. Madame!

HÉLÈNE. Si tu savais combien je suis malheureuse!

URSULE. Mais vous m'inquiétez.

HÉLÈNE. Écoute, te dis-je, et juge quel genre de combats ma raison, le sentiment de mes devoirs ont eu à soutenir contre mon cœur. (*Pause.*) Encore enfant je fus mariée au vieux comte de Lustrac, qui bientôt me laissa veuve. J'avais juré de ne plus engager ma liberté et de me consacrer entièrement à ma fille... lorsque l'ambition de mon père vint me jeter aux bras d'un homme pour lequel je ne pouvais avoir d'amour... Livré à toutes les dissipations, initié à toutes les intrigues de la cour de Catherine de Médicis... ardent politique, dissipateur effréné... tel était alors et tel est encore aujourd'hui M. de Saint-André. En contractant cette union, le maréchal n'avait envisagé que le moyen de disposer à son gré de ma fortune; néanmoins, malgré mes instances, il voulut me présenter à la cour... Je dus céder... Ses désirs étaient des ordres...

URSULE. Pauvre dame!

HÉLÈNE. Je fus donc présentée à la reine... Un jour que j'avais suivi sa majesté chez le roi, on introduisit M. le prince de Condé... Il venait, affrontant ses ennemis, renouveler son serment de fidélité au monarque, lorsque tout à coup, oubliant le sang royal dont il est issu... il osa défier au combat ceux qui n'avaient pas craint de porter contre lui l'odieuse accusation d'avoir pris part à la conjuration d'Amboise... Il me semble le voir encore, noble et grand... Mon cœur bondit alors pour la première fois dans ma poitrine... Je sentis naître en moi un sentiment inconnu jusqu'à ce jour... soit hasard ou fatalité, ses regards rencontrèrent les miens, il me sembla qu'il comprenait ce qui se passait en moi... de ce moment mon être tout entier, mes pensées, mes actions furent dirigées par ce souvenir... je l'aimais avec passion.

URSULE. Grand Dieu!

HÉLÈNE. Je l'aimais comme je l'aime encore aujourd'hui. (*Ursule veut parler; elle l'interrompt.*) Juge de mon bonheur, lorsque j'appris que mon amour était partagé.

URSULE, *avec terreur.* Mais c'était vous exposer...

HÉLÈNE, *avec calme.* Oui, le maréchal ne m'aimait pas, et cependant il ouvrit son cœur tout entier à la jalousie... il me fit quitter la cour... me relégua dans ce château, la vie solitaire que j'y menai le rassura bientôt et ses visites devinrent de plus en plus rares... Tu connais les malheurs du prince; j'aurais pu oublier le héros, le souvenir du proscrit

vient de se réveiller en moi plus fort que jamais, en apprenant les dangers qui le menacent.

URSULE. Que dites-vous, madame?

HÉLÈNE. Qu'à quelques pas de ce château, celui qui fut l'idole de ma vie, le prince enfin est exposé à mille dangers, et qu'en ce moment... Stelli par mon ordre...

URSULE. Quoi... vous oseriez?...

HÉLÈNE. J'ai résolu de le sauver, Ursule; mais en même temps juré de ne pas le revoir, et j'ai compté sur toi.

URSULE. Mais cette démarche peut vous perdre.

HÉLÈNE. Eh! que m'importe!... si je le sauve!

SCÈNE X.

LES MÊMES, BLANCHE.

BLANCHE, *accourant.* Ma mère!... si vous saviez...

HÉLÈNE. Que se passe-t-il, mon enfant?

BLANCHE. Ne vous voyant pas venir, j'ai pensé que peut-être vous auriez été obligée de rentrer au château... je descendis alors sur la plate-forme afin de vous rejoindre plus promptement lorsque je vis une troupe de cavaliers se présenter en avant du pont-levis...

HÉLÈNE. Une troupe de cavaliers?...

BLANCHE. Oh! vous allez être bien satisfaite, ma bonne mère, car je suis certaine d'avoir reconnu les couleurs de M. le maréchal.

HÉLÈNE, *avec terreur.* Quoi! tu es bien sûre...

BLANCHE. Parfaitement... cependant, si vous voulez bien le permettre, j'irai m'en assurer de plus près.

HÉLÈNE. Oui, va!...

Blanche sort.

SCÈNE XI.

URSULE, HÉLÈNE.

HÉLÈNE. Tu viens d'entendre... que faire? quel parti prendre? ..

URSULE. Celui de ne pas recevoir le prince avant le départ du maréchal.

HÉLÈNE. Mais M. de Saint-André peut rester ici plusieurs jours.

URSULE. Songez qu'il est l'ennemi mortel de M. de Condé.

HÉLÈNE. Tu as raison... mon Dieu... j'y pense, s'il était envoyé par M. de Guise... si la reine... ce serait affreux!... oh! ma tête, ma tête!...

URSULE. Hâtez-vous, madame, il faut vous décider...

HÉLÈNE. Cours, Ursule; qu'un messager fidèle aille au-devant de Stelli sur le chemin de Nuisement... qu'il lui dise...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, STELLI, *à la porte du pavillon.*

STELLI. Je viens de vous obéir, ma mère.

Il descend près d'Hélène.

HÉLÈNE. Trop tard!!... (*Elle fait signe à Ursule qui sort.*) Protégez-moi, mon Dieu!... les forces m'abandonnent. (*Le Prince paraît à la porte du pavillon.*) Lui!

STELLI, *bas à la Comtesse.* Du courage... je veillerai sur vous et sur cet étranger.

Il sort.

SCÈNE XIII.

HÉLÈNE, CONDÉ. *Il se contient jusqu'au départ de Stelli.*

CONDÉ. Hélène!... je vous revois enfin!... pouvais-je espérer un tel bonheur. (*Mouvement d'Hélène.*) Oh! pardon, madame, si j'ai un moment oublié... mais sera t-il jamais en mon pouvoir de reconnaître ce que vous faites pour moi... Ne pas craindre d'affronter la colère de Guise, en recevant, en accueillant chez vous le proscrit, le prince condamné.

HÉLÈNE. Condamné!... Oh! ne dites pas cela, monseigneur; mais, hélas, pourquoi ne m'est-elle pas venue cette crainte? je n'aurais pas été assez imprudente pour vous offrir un asile dans ce château.

CONDÉ. Déjà du repentir?

HÉLÈNE. Non, pas du repentir, de la crainte; mais écoutez-moi de grâce!

CONDÉ. C'est à moi de parler, Hélène, c'est à moi de vous dire : Depuis trop longtemps vous gémissez sous le joug d'un odieux lien, depuis trop longtemps vous refoulez au fond de votre cœur l'amour que Dieu y plaça. (*Mouvement d'Hélène.*) Oui, ce sentiment est pur et sacré... Oh! croyez-le bien, si je suis le chef de cette réforme, si je consens jamais à diriger les efforts de ceux qui veulent cette liberté de conscience qui leur est chère, c'est que je ne vois, je ne pense qu'à vous.

HÉLÈNE, *inquiète.* Mon Dieu! que voulez-vous dire?

CONDÉ. Que je conserve l'espoir de voir rompre un jour cette chaîne qui vous écrase de son poids...

HÉLÈNE, *de plus en plus inquiète.* Mais ce serait un crime !

CONDÉ. Dieu ne peut vouloir un tel supplice... Mais qu'avez-vous? vous m'écoutez à peine.

HÉLÈNE. C'est que je pense aux dangers qui vous menacent, c'est que je dois vous dire : Il faut fuir de ces lieux, monseigneur. Oh ! pardonnez-moi, si en voulant vous sauver je n'ai fait que vous exposer davantage aux coups de vos ennemis.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, STELLI.

STELLI. M. le maréchal vous cherche, madame; je le précède de quelque instants.

CONDÉ, *à part.* Voilà donc le motif de cette préoccupation, de cette terreur!

HÉLÈNE. Au nom du ciel, rentrez, monseigneur.

Condé fait un mouvement pour résister, puis songeant à Stelli, il se remet.

CONDÉ, *bas à Hélène.* Moi, fuir devant cet homme !

HÉLÈNE, *bas.* Voulez-vous donc me voir mourir de honte et de terreur !

CONDÉ, *haut avec effort.* Adieu, madame; puisse le ciel vous récompenser!

A peine Condé est-il entré dans le pavillon, qu'Hélène veut sortir ; elle est arrêtée par Saint-André et sa suite. Stelli se mêle aux Seigneurs.

HÉLÈNE. Que va-t-il se passer, mon Dieu !

SCÈNE XV.

HÉLÈNE, SAINT-ANDRÉ, SEIGNEURS.

LE MARÉCHAL. Je vous rencontre enfin, madame, et vous me saurez gré, j'espère, de mon empressement.

HÉLÈNE, *avec embarras.* Me surprendre ainsi... monsieur le comte.

SAINT-ANDRÉ. J'ai besoin de toute votre indulgence, je le sais... me présenter ainsi en conquérant.

HÉLÈNE. C'est peu galant, comme il est peu convenable à moi de vous recevoir ici... et... si vous le permettez...

SAINT-ANDRÉ. Non, j'ai hâte de vous entretenir. (*A sa suite.*) Allez, messieurs; ici liberté tout entière jusqu'à ce soir. (*A Hélène.*) Je compte repartir ce soir même... A bientôt, messeigneurs.

Ils sortent.

HÉLÈNE, *à part.* Je respire ! (*Haut.*) Quelle est la cause de ce départ précipité?

LE MARÉCHAL. Vous allez la connaître... j'ai voulu attendre, pour vous en faire part, que nous fussions seuls. Voyez en moi, madame, un ambassadeur de la reine Catherine.

HÉLÈNE. Que signifie ?...

SAINT-ANDRÉ. Que cette aimable reine vous appelle à sa cour de régente, en qualité de dame d'honneur.

HÉLÈNE. Moi !

SAINT-ANDRÉ. Vous, madame, et vous allez comprendre les motifs qui m'ont fait accepter cette faveur.

HÉLÈNE, *inquiète.* Mais, monsieur...

SAINT-ANDRÉ. Ecoutez-moi de grâce... Par suite de la mort du roi François II, la reine-mère s'est de son plein gré déclarée régente du royaume. Attaché à la fortune des Guises, j'ai cru entrer dans la voie de réconciliation qui m'est ouverte.

HÉLÈNE. Je comprends... Servir le parti de M. de Guise... tout en vous réservant de vous faire pardonner en cas de mauvaise réussite.

SAINT-ANDRÉ. Ne plaisantons pas, je vous en supplie.

HÉLÈNE. Telle n'est pas mon intention. Pour vous le prouver, je vous dirai sans détours que cette faveur insigne, je la refuse.

SAINT-ANDRÉ. Par malheur, il n'est plus temps, j'ai accepté en votre nom......... je continue....... Vous comprendrez que pour être à même de profiter de la nouvelle dignité dont la reine vous favorise, il nous convient de soutenir dignement l'éclat de notre maison.

HÉLÈNE. Et comme par le passé, vous avez compté sur un nouveau sacrifice de ma part. (*Cherchant à l'éloigner.*) Eh bien, monsieur, nous verrons; mais il me semble...

SAINT-ANDRÉ. Il me sera facile de réparer cette brèche faite à votre fortune... Dans quelques heures je me remets en route; il m'importe donc que vous apposiez votre signature au bas de cet acte et que vous vous disposiez à partir demain pour Paris.

HÉLÈNE, *après avoir jeté un regard sur l'acte.* Oh ! monsieur... aliéner le dernier domaine qui me reste !... mais vous avez donc oublié que cette fortune dont vous convoitez les débris, est, grâce à vos folies, presque entièrement dissipée?

SAINT-ANDRÉ, *avec ironie.* Vous exagérez les choses...

HÉLÈNE. Ne raillez pas, et surtout ne m'obligez pas à vous dévoiler ma pensée.

SAINT-ANDRÉ. Songez que je l'exige !

HÉLÈNE. Non, monsieur, je ne signerai pas; cette dignité je la refuse, ce serait l'acheter trop chèrement que la payer de la ruine de mon enfant !

SAINT-ANDRÉ. Madame... prenez garde!...

HÉLÈNE. Encore une fois, monsieur le comte, je ne ferai pas ce que vous exigez de moi.

SAINT-ANDRÉ. Vous refusez !... Eh bien, soit ; qu'il n'en soit plus question... mais un autre motif m'a fait désirer cet entretien, et si ce message ne m'a pas trompé, (*il montre un parchemin*) j'espère être arrivé assez à temps pour me venger d'une injure, ou pour vous empêcher de vous compromettre aux yeux de la reine.

HÉLÈNE, *troublée*. Que voulez-vous dire? (*A part.*) Imprudente !

SAINT-ANDRÉ. Que souvent trop de sensibilité entraîne à une démarche dont les conséquences rejaillissent sur ceux qui nous entourent, et qu'alors on n'a plus à attendre de ceux-là même aucun ménagement.

HÉLÈNE. Parlez plus clairement, monsieur.

SAINT-ANDRÉ. J'y consens... Eh bien, ce matin, par les soins de votre page... (*avec ironie*) de votre enfant d'adoption.... un homme a été introduit dans ce château... et cet homme est là.

Il désigne le pavillon.

HÉLÈNE. Monsieur ! une telle supposition...

SAINT-ANDRÉ. Ne cherchez pas à nier ; ce n'est pas une supposition ; or, cet homme, qui peut-il être ? un amant ou un proscrit... vous voyez bien que je dois tuer ou livrer cet homme.

HÉLÈNE. Mais c'est infâme ce que vous dites là, monsieur...

SAINT-ANDRÉ. Infâme ! oui, madame, il y a dans tout ceci une infamie, mais vous en êtes seule coupable, et seule vous en supporterez le châtiment, car je veux la dévoiler aux yeux de tous.

Il remonte la scène pour appeler.

HÉLÈNE. Grâce! au nom du ciel ! vous ne pouvez me croire coupable.

SAINT-ANDRÉ. Grâce ! dites-vous... vous en convenez, enfin... Eh bien !... signez, et je consens à ce que cet homme sorte du château.

HÉLÈNE, *avec désespoir*. Mais c'est la ruine de mon enfant que vous exigez...

SAINT-ANDRÉ. Vous refusez. (*Tirant son épée.*) Que ce soit son arrêt de mort que votre bouche vient de prononcer.

HÉLÈNE. Arrêtez ! ! !

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, STELLI, *puis* CONDÉ.

STELLI, *se jetant au-devant de Saint-André*. Vous ne ferez pas cela, monsieur le comte, vous ne ferez pas cela !...

SAINT-ANDRÉ. Eloignez-vous, ou craignez ma colère.

CONDÉ, *à la porte du pavillon*. Monsieur le maréchal... je suis votre prisonnier.

HÉLÈNE. Malheureuse !... il est perdu !

SAINT-ANDRÉ, *reculant de surprise*. Le prince !... c'était le prince... A nous deux maintenant, madame la reine !

ACTE DEUXIÈME.

Un salon au Louvre. Le fond est séparé d'une galerie par un rideau. A gauche, une porte conduisant aux petits appartements de la Reine. A droite, une porte avec degrés conduisant aux appartements du Roi. Au 2me plan, à droite, une portière.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATHERINE *seule; elle est assise devant une table et examine des papiers.*

Vous l'avez voulu, messeigneurs; eh bien, qu'il en soit ainsi, ce sera le combat de la ruse contre la force; nous verrons quelle sera celle de ces deux puissances qui l'emportera... Ah ! M. de Guise, et vous, M. de Montmorency, vous complotez contre moi... Je le comprends... vous êtes hommes de cœur et d'exécution... mais qu'un Saint-André, girouette de cour, dangereux, je l'avoue, et dont je croyais si bien avoir endormi l'esprit brouillon, se mêle d'une coalition contre notre royale personne, voilà ce que je ne puis comprendre; tout cela sous le beau prétexte de servir le roi... chacun le sert à sa manière et suivant ses intérêts. Croixdieu ! M. le maréchal, vous êtes criblé de dettes, et quelques mois dans vos terres vous feraient faire des économies. Oui, je dois chercher les moyens de vous créer tant et de si belle besogne qu'il vous faille oublier les affaires de l'état pour vous occuper des vôtres. Quant à vous, mon beau cousin de Guise, si je vous laissais faire, bientôt la reine n'aurait plus qu'un vain titre, et toute son autorité passerait en vos mains; il est donc grand temps que je pense également à vous; aussi ma détermination est-elle prise : le parti de Condé et celui de M. de Guise, en se détruisant l'un par l'autre, assurent mon autorité. J'arriverai à temps pour tout pacifier, et si, après la lutte, l'un des partis reste assez fort... eh bien, nous verrons si nous devons nous faire huguenot ou catholique... A vous la honte, messeigneurs, car de la bonne et douce Ca-

therine d'autrefois, vous avez fait Catherine de Médicis, la Catherine d'aujourd'hui enfin! Oh! l'épopée sera sanglante... vos fils la raconteront avec effroi à leurs fils, et l'histoire dira à tous qu'il se sera trouvé en France une femme assez forte pour porter un sceptre de fer... Mais le docteur tarde bien aujourd'hui... Dieu soit loué! je l'entends... Enfin, c'est vous, notre docte ami; je désespérais de vous voir ce soir.

SCÈNE II.

CATHERINE, ALFIÉRI.

ALFIÉRI. Votre Majesté me pardonnera si je l'ai fait attendre.

CATHERINE. Oui, sans doute, je vous pardonnerai en faveur des nouvelles que vous m'apportez... Que disaient les astres cette nuit, Alfiéri? vous savez que sur votre grande renommée, je vous ai fait quitter l'Italie pour vous attacher à notre personne, en vous investissant de toute notre confiance. Quel est le résultat de vos travaux de cette nuit?

ALFIÉRI. Rien de bien favorable, madame.

CATHERINE. Que dites-vous là!

ALFIÉRI. Oh! rassurez-vous... cependant j'avouerai à Votre Majesté que le meilleur moyen de détourner le coup qui la menace serait...

CATHERINE. De signer cet édit qui donnerait aux huguenots le droit d'exercer librement leur culte...Non, je ne le signerai pas; oubliez-vous que je ne puis abaisser l'orgueil du parti catholique qu'en lui opposant celui des protestants? Pendant qu'ils se battront, Alfiéri, j'affermirai mon autorité... Non, non, je ne signerai pas.

ALFIÉRI. Songez aux maux qu'occasionnera cette guerre.

CATHERINE. Et qui donc devra se les reprocher si ce n'est M. de Guise?... Mais parlez... le moyen, selon vous, d'échapper à cet odieux joug sans qu'il soit question de votre édit...

ALFIÉRI. Je vous ai fait connaître ce qui s'est passé dans ce conciliabule tenu au château d'Anet, la ligue formée entre MM. de Guise, le connétable de Montmorency et le maréchal de Saint-André, faction qui n'a d'autre but que celui de renverser votre autorité.

Il observe Catherine.

CATHERINE, *avec impatience.* Je sais tout cela... je sais même que dans cet odieux conseil l'un d'eux n'a pas craint de proposer de me faire coudre dans un sac et jeter à la Seine... Oh! si je savais lequel!.... Le moyen de perdre ces trois hommes, Alfiéri, et je te fais plus riche que le roi de France!

ALFIÉRI, *après un mouvement de joie.* Le parti des Guise est trop puissant pour l'attaquer de front...

CATHERINE. Je le sais... aussi préférons-nous la ruse à la force.

ALFIÉRI. Le prince de Condé fut bien injustement envoyé en exil... si Votre Majesté...

CATHERINE. Rappeler le prince, voilà ce que vous voulez dire!... Oh! oui, ce serait un coup de maître... mais le puis-je?... Il faudrait un prétexte, ou pour mieux dire, c'est impossible; notre beau cousin de Guise ne manquerait pas de nous accuser de trahison envers la nation... et puis le prince est en Navarre.

ALFIÉRI. Le prince est en France, madame, à quelques lieues de Paris.

CATHERINE. Que dis-tu là?

ALFIÉRI. Je dis qu'en ce moment M. de Saint-André est mort de la main de monseigneur de Condé, ou que ce dernier est prisonnier du maréchal.

CATHERINE. Saint-André mort!... Condé en France!... Oh! ce serait trop de joie... vous vous abusez; mais qui donc aurait conduit cette intrigue?... vous?... oh! notre docte ami, s'il en est ainsi, je vous rends les armes.

SCÈNE III.

LES MÊMES, STELLI, *une lettre à la main.*

STELLI, *avec surprise.* Lui...

Il se remet.

CATHERINE, *avec bonté.* C'est toi, enfant! que veux-tu?... Comment trouvez-vous notre nouveau page, Alfiéri?

ALFIÉRI. Tout à fait digne de la haute faveur que vous voulez bien lui accorder.

CATHERINE, *avec bonté.* Voyons, qui t'amène? et pourquoi ce trouble?

STELLI, *troublé, regardant Alfiéri.* Une lettre pour Votre Majesté.

CATHERINE, *toujours avec bonté.* Donne.

Comme Stelli se retire, elle le regarde avec complaisance et amour.

SCÈNE IV.

ALFIÉRI, CATHERINE.

CATHERINE. N'est-il pas vrai qu'il est beau et noble cet enfant? (*A part.*) En vérité, il me ferait oublier la politique et ma haine pour notre beau cousin. (*Elle ouvre la lettre.*) Saint-André!

Elle regarde Alfiéri.

ALFIÉRI, *la regardant aussi.* La seconde

de mes suppositions se sera réalisée... j'avais espéré mieux.

CATHERINE. Condé, prisonnier des Guise, livré aux états qui le condamneront... voilà qui assure à jamais la victoire au catholique. Que faire?

ALFIÉRI. Employer le moyen que Votre Majesté ne m'a pas donné le temps de lui développer.

CATHERINE. Je vous écoute, docteur, je vous écoute.

ALFIÉRI. La faction est puissante, il faut la diviser; le connétable de Montmorency, retiré dans une de ses terres, n'attend pour prendre les armes qu'un avis de ses alliés... que cet avis ne puisse lui parvenir. (*Catherine fait un mouvement.*) N'est-il pas facile de diriger adroitement un corps de huguenots du côté du château qu'il habite?

CATHERINE. Quant à M. de Guise, il est homme à se perdre lui-même s'il donne suite à son traité avec l'Espagne, projet que j'ai su pénétrer et dont il me faudrait une preuve; mais comment le priver des conseils du maréchal?

ALFIÉRI. C'est à quoi j'ai déjà travaillé.

CATHERINE, *avec ironie.* Et vous avez bien réussi?

ALFIERI. Peut-être!...

CATHERINE. Et comment, s'il vous plaît?

ALFIÉRI. En éveillant sa jalousie.

CATHERINE. Ah! ah! ah!... la jalousie du maréchal... du gentilhomme le plus débauché de la cour... Entre nous, je le crois très-peu soucieux de la conduite de sa chère moitié... vous allez m'intéresser à ma nouvelle dame d'honneur, car c'est aujourd'hui qu'elle doit m'être présentée en cette qualité. (*Avec un grand sérieux.*) Aurait-elle une passion?

ALFIÉRI, *avec emphase et riant.* Une de ces passions que les années ne peuvent détruire; c'est une flamme éternelle qui ne doit s'éteindre qu'avec la vie, une passion pure et céleste comme celle qu'inspirerait un ange, grande comme celui qui l'a fait naître, et qui doit tuer la malheureuse qui la renferme dans son cœur.

CATHERINE. Ah! mon Dieu! mais c'est madame de Saint-André qui parle par votre bouche.

ALFIÉRI. Croyez-vous, madame, qu'il soit possible d'aimer autrement M. le prince?

CATHERINE. Condé!... Oh! je crois comprendre votre projet.

ALFIÉRI. Depuis son retour en France, le prince demeurait dans les environs du château de la comtesse. Connaissant sa retraite et croyant servir les intérêts de Votre Majesté, je me rendis à Mézières, et à mon instigation madame Saint-André, craignant pour les jours de celui qu'elle aime, lui fit offrir un asile chez elle.

CATHERINE, *riant.* Ce qui fut accepté avec reconnaissance.

ALFIÉRI. J'avais à peine réussi, qu'un message adroitement ménagé tombait entre les mains du maréchal, qui lui-même se rendait au château. Ce message l'informait de ce qui s'y passait.

CATHERINE. Mais que pouviez-vous espépérer de cette demarche? qu'un duel me délivrerait de cet homme!... c'était sagement raisonner... mais maintenant que faire?

ALFIERI. Que Votre Majesté veuille bien jeter les yeux sur cette lettre.

CATHERINE, *prenant la lettre.* De qui est cette missive?

ALFIÉRI. Adressée à votre nouveau page, je la suppose de la maréchale.

CATHERINE, *troublée.* A Stelli? (*Se remettant avec une ironie forcée.*) Il doit y avoir là de grands secrets d'état... mais cette lettre est scellée.

ALFIÉRI. Madame la reine a-t-elle oublié qu'elle possède une eau dont la propriété infaillible est d'amollir la cire sans altérer l'empreinte du cachet?

CATHERINE. Eau merveilleuse dont vous êtes l'inventeur.

ALFIÉRI. Et dont Votre Majesté possède seule le secret.

CATHERINE, *après avoir cherché dans ses poches.* Le flacon est resté dans mon cabinet.

ALFIÉRI. Si madame la reine veut le permettre, je vais...

CATHERINE. Non! j'irai moi-même. (*A part en sortant.*) Oh! oui, il faut que je sache ce que contient cette lettre.

SCÈNE V.

ALFIÉRI, *seul.*

C'est juste... j'avais oublié qu'aucun profane ne doit entrer dans ce sanctuaire. Oh! oui, madame la reine, vous m'avez fait venir pour une grande et noble besogne, je le vois... et cela parce que vous avez foi en ma science; mais je suis venu, moi, parce que j'ai foi en votre crédulité. Je suis venu pour vous la faire payer au poids de l'or, cette prétendue science qui assurera cette vengeance qu'il me faut et que vous seule pouvez me faire obtenir.

SCÈNE VI.

ALFIÉRI, HÉLÈNE.

Elle entre par la porte qui conduit aux grands appartements.

HÉLÈNE, *à elle-même.* Dût-il m'en coûter la vie, je parlerai à la reine... Alfiéri!

ALFIÉRI. A peine arrivée... vous ici, madame! dans l'appartement de la reine, sans y avoir été appelée.

HÉLÈNE. C'est une imprudence, et je sais à quoi je m'expose; cependant j'ai voulu voir la reine, j'ai voulu vous voir aussi, messire, car si j'ai eu confiance en vous, depuis que je sais à quel titre vous habitez ce palais, je me suis surprise à penser d'étranges choses, je me suis demandé si la démarche que vous fîtes près de moi il y a peu de jours vous fut commandée par un dévouement auquel je ne puis plus croire... ou par un sentiment que je n'ose qualifier.

ALFIÉRI. Madame!

HÉLÈNE. Oh! il faut que vous connaissiez toute ma pensée.

ALFIÉRI. Songez que d'un moment à l'autre la reine peut venir.

HÉLÈNE, *avec hauteur.* Avez-vous oublié que je veux parler à Sa Majesté? Non, monsieur, il ne sera pas dit que la comtesse de Lustrac se sera prêtée bassement à l'accomplissement d'une lâche trahison, et si vous avez agi à l'instigation de Catherine, je saurai lui dire que bientôt par ma voix, la France entière connaîtra de quelle infamie sa royale personne veut me faire porter la tache.

ALFIÉRI, *avec calme.* Ce serait doublement vous perdre. A ces paroles pleines de nobles sentiments, il serait répondu par celles-ci : M. le maréchal de Saint-André a surpris sa femme en tête-à-tête avec le prince... c'était un rendez-vous d'amour; mais, plus jaloux de la tranquillité de la France que de son propre bonheur, M. le maréchal a livré Condé aux états. Voilà, madame, ce que l'on dira.

HÉLÈNE. Mais mieux que personne vous savez...

ALFIÉRI. Que vous êtes innocente... le moyen de le faire comprendre à tous?... à cette cour surtout tant avide de scandale?

HÉLÈNE. Et c'est vous qui osez me tenir ce langage! Mais cependant je ne puis accepter la responsabilité d'une telle lâcheté... le prince prisonnier... condamné peut-être...

ALFIÉRI, *vivement.* Eh!... qui vous dit que la reine ne désire pas plus que vous le voir libre...

HÉLÈNE. Ciel! Oh! expliquez-vous, monsieur! par grâce expliquez-vous! (*Voyant entrer Catherine.*) Allons, du courage!

SCÈNE VII.

LA REINE, ALFIÉRI, HÉLÈNE.

CATHERINE. Voici le flacon, docteur. (*Voyant Hélène.*) Ah! vous n'êtes pas seul.

HÉLÈNE, *confuse.* Madame.

CATHERINE, *à part.* La comtesse! Si je pouvais... oui, je dois réussir. (*Haut.*) Approchez, ma toute belle, car vous venez à propos, nous allions vous envoyer un page, avec mission de vous prier de vous rendre ici... Comme vous voilà émue... Comment vous gronder si vous paraissez devant nous dans un tel état de crainte?

HÉLÈNE. Que Votre Majesté daigne m'entendre avec indulgence.

CATHERINE. Oui, vous avez besoin de toute notre indulgence.

ALFIÉRI, *à part.* La reine à un projet que je ne puis définir.

HÉLÈNE, *à part.* Les forces m'abandonnent.

CATHERINE. Remettez-vous... Convenez avec moi, comtesse, que c'est parfois chose cruelle que d'être doué d'un cœur trop sensible; on s'expose souvent... oh! bien involontairement, puis le mal fait, il faut le réparer, et c'est pour qu'il en soit ainsi que vous venez nous trouver. (*Hélène s'agenouille sans répondre, la Reine la relève avec bonté.*) Vous n'êtes pas si coupable que vous ne puissiez entendre votre jugement debout; oui... nous prétendons vous juger.

ALFIÉRI, *à part.* Où veut-elle en venir?

CATHERINE. Écoutez donc... un proscrit s'est présenté à vous. (*Mouvement d'Hélène.*) Oh! bien inopinément, sans que vous l'attendiez, je le sais; cet homme vous l'avez accueilli, caché dans votre château.

HÉLÈNE, *regardant Alfiéri.* Madame, ce que j'ai fait, je le ferais encore si...

CATHERINE. Si vous ne préfériez nous demander sa grâce... Nous ne voulons pas vous refuser la première faveur que vient solliciter de nous notre nouvelle dame d'honneur, car vous venez nous demander la grâce de cet homme?

HÉLÈNE. Quoi! madame!...

CATHERINE. Votre protégé ne fut-il pas arrêté par ordre du maréchal Saint-André? puis conduit à Paris et déposé au Châtelet ou dans toute autre prison de laquelle il faut le faire sortie à l'aide d'un sauf-conduit, et sans que votre époux puisse se douter que la reine a pris part à cette affaire.

ALFIÉRI, *à part.* Je commence à comprendre...

HÉLÈNE. Lorsque Votre Majesté saura que celui qu'elle veut rendre libre, c'est...

CATHERINE. Eh! mon Dieu! quelque pauvre huguenot bien obscur, pris les armes à la main; quelque pauvre fou qui se sera permis de contrôler la conduite de notre beau cousin de Guise, ou quelque autre peccadille de ce genre.

ALFIÉRI, *à part.* Bien joué, madame la reine.

CATHERINE. Je lui pardonne, ma toute

belle, et à vous aussi, et pour récompense, je ne demande que votre discrétion. (*Elle va à la table, écrit quelques mots, prend dans sa poche un morceau de cire qu'elle amollit dans ses doigts, puis le sceau, qu'elle tire également de sa poche, et l'applique sur un papier qu'elle remet à Hélène avec un autre qu'elle tire de son sein. Elle repose le cachet et la cire sur la table.*) Voici un sauf-conduit et un ordre en blanc; je vous laisse le soin de remplir le nom.

HÉLÈNE. Je ne puis ainsi abuser de la bonté de la reine, je dois lui dire...

CATHERINE, *avec force.* Rien!... je ne veux rien savoir. (*Avec bonté et bas.*) Voici de plus des instructions auxquelles il devra obéir.

ALFIÉRI, *voyant hésiter Hélène.* Qu'importe le nom du coupable? le droit de faire grâce appartient à la reine, et c'est pour elle un bonheur d'en user.

HÉLÈNE, *à part.* Telle est donc votre volonté, mon Dieu!

CATHERINE. Allez, comtesse, hâtez-vous de remettre ces papiers à celui à qui ils doivent rendre la liberté.

Hélène baisse la main de Catherine en sortant.

SCÈNE VIII.

CATHERINE, ALFIÉRI.

ALFIÉRI. Que vient de faire Votre Majesté?

CATHERINE. Je viens, notre docte ami, de donner le signal de la guerre qui doit nous maintenir au pouvoir. Condé est homme d'honneur, il me gardera le secret... Oh! ils apprendront à connaître Catherine de Médicis. (*Vivement.*) Mais voyons cette lettre que je viens d'ouvrir. (*Après avoir lu.*) Que vois-je!... on pourrait... oui... avec un tel écrit... l'imprudente! mais cette petite comtesse est folle; écoutez, docteur, écoutez ce passage... « Si la reconnaissance que tu dois avoir pour moi existe au fond de ton cœur, combats un amour impossible, arrête-toi sur le bord de l'abîme, mon Stelli... cette passion, vois-tu, c'est plus qu'une témérité; souviens-toi que Blanche est ta sœur... »

ALFIÉRI. Cette lettre dans les mains du maréchal...

CATHERINE. Serait un coup de foudre... mais arrivée hier seulement... cette lettre n'a pas été écrite par la comtesse.

ALFIÉRI. Qu'importe! n'est-ce pas son écriture... Voyez en quels termes elle parle de M. de Condé... il y a là de quoi allumer la fureur jalouse du maréchal et lui faire oublier au moins pour quelque temps les affaires de l'état.

CATHERINE. Oui, vous êtes un habile homme, je dois l'avouer. (*A part.*) Oh! mais je ne puis pas faire cela, moi, moi qui sais... non, je ne puis faire cela...

ALFIÉRI. Si Votre Majesté le permet, je prendrai le soin de conduire cette affaire.

CATHERINE. La comtesse se justifiera, et tout cet échafaudage...

ALFIÉRI. Se justifier... la chose est impossible; peut-elle nier cette écriture?... puis elle ignore le nom des parents de cet enfant qu'elle adopta jadis...

CATHERINE, *à part.* Oh! je sais le contraire, moi.

ALFIÉRI. Ce qu'il faut, c'est une diversion aux projets du maréchal, et la comtesse dût-elle prouver qu'elle est innocente, dût-elle même faire connaître la mère de Stelli...

CATHERINE, *avec terreur.* Oh! non, non, c'est impossible.

ALFIÉRI, *à part.* Que signifie ce trouble?... (*Haut.*) Quelques jours de séparation entre MM. de Guise et de Saint-André nous suffiront... songez-y.

CATHERINE. Non, docteur, non, vous dis-je, je ne puis consentir.

SCENE IX.

LES MÊMES, STELLI.

STELLI. Il faut absolument que je parle à cet homme. (*Apercevant la Reine.*) La reine!

ALFIÉRI, *sans le voir.* Stelli brûle du désir de connaître sa mère.

STELLI, *à part.* Ma mère!

Il se cache derrière la portière.

CATHERINE, *vivement.* C'est à quoi je m'oppose, docteur. (*A part.*) Sa mère!... que ne puis-je lui nommer celle qui a droit à ce titre!

ALFIÉRI, *plus pressant.* Voyez comment s'exprime cette lettre; elle prouve clairement que Stelli est le fils de M. Condé et de la comtesse Hélène.

STELLI, *laissant tomber la portière.* Ah! malheureux!

ALFIÉRI, *baissant la voix.* Bientôt la cour entière connaîtra cette histoire, et vous le savez, madame, en France le ridicule tue.

CATHERINE. Oui!... et il faut que je tue cet homme, Alfiéri.

ALFIÉRI. Consentez, madame, et je réponds du succès.

CATHERINE, *à part.* Le ridicule... cette arme terrible qui donne à la victime une longue agonie tout en la frappant au cœur.

ALFIÉRI. Eh bien, madame?...

CATHERINE. Eh bien, agissez, docteur ; mais songez que ce jeune homme doit ignorer tout ceci. Sur votre tête, vous me répondez de son repos.

Elle sort.

SCÈNE X.

ALFIÉRI, *puis* STELLI.

ALFIÉRI. Enfin ma vengeance va s'accomplir... Je pourrai donc faire connaître ce que j'ai fait pour vous, monsieur le comte. (*Pendant ce monologue, Stelli, pâle et défait, s'est avancé près d'Alfiéri qui se retourne.*) Stelli ! il était temps...

STELLI. Au château de Mézières, vous me dites un jour : Nous nous retrouverons au Louvre ; là, en récompense du service que vous m'avez rendu, je vous ferai connaître le nom que vous devez porter ; j'ai fait ce que vous exigiez de moi, et me voici... car nous sommes au Louvre, messire.

ALFIÉRI. Et vous venez réclamer l'exécution de cette promesse... Mais qu'avez-vous?...

STELLI. Réclamer cette promesse... non... je viens vous dire que vous m'avez trompé, je viens vous dire que vous avez encouragé un amour que vous saviez être un crime, je viens vous dire que votre conduite a été déloyale et fourbe.

ALFIÉRI. Que dites-vous? (*A part.*) Il sait tout.

STELLI. Ce secret dont vous me promettiez la révélation n'en est plus un pour moi. Oh! que n'est-il en votre pouvoir de les révoquer ces terribles paroles qui viennent de frapper mon oreille... Oh ! dites-moi que je suis un fou... un insensé... Mais dites-moi aussi que je n'ai pas à rougir de celle que je dois nommer ma mère.

ALFIÉRI, *à part.* Que dit-il?

STELLI. Mais vous ne pouvez me dire cela, car j'étais là, voyez-vous... oui, j'entrais dans ce salon précisément au moment où vous disiez à la reine : « Tout ne prouve-t-il pas que Stelli est le fils de la comtesse Hélène? » Ces paroles m'allèrent au cœur, froides comme la lame d'une épée, puis mes yeux s'obscurcirent, je ne vis, je n'entendis plus rien, je crus que j'allais mourir...

ALFIÉRI, *à part.* Je respire!

STELLI, *avec ironie.* Voilà donc ce que vous me promettiez. (*Avec mépris.*) Infamie!... Mais écoutez-moi : si le sentiment de mon malheur, si le coup qui est venu me frapper m'a ôté, en me privant en quelque sorte de mes sens, la faculté de bien comprendre ce qui s'est dit ici, j'en sais assez pour être certain que vous tramez une horrible machination... que je saurai déjouer.

ALFIÉRI. Qu'osez-vous dire?

STELLI. Oh! je me souviens de votre visite à Mézières, de la trahison qui la suivit; je me souviens aussi des paroles confuses qui frappèrent, il n'y a qu'un moment, mes oreilles. Sachez donc, messire, que partout où vous serez pour calomnier et flétrir, je serai là, moi, pour veiller et punir.

ALFIÉRI. Ah! ah! ah! des menaces... Allons, vous êtes fou, et si la reine...

STELLI. La reine!... oh! oui, elle aussi était là... Eh! que m'importe la reine? je suis fils de huguenot; vous l'avez dit, servir Catherine plus longtemps serait une honte; arrière donc ces insignes qui me brûlent la poitrine. (*Il arrache les armoiries brodées sur son pourpoint.*) Arrière la livrée de l'esclave, et maintenant prenez garde à ce que vous ferez, messire, car, vous le voyez, je suis libre.

ALFIÉRI. Mais c'est de la folie.

STELLI. Encore une fois, éloignez-vous; ne tentez pas Dieu, monseigneur, car si vous avez dit en France : Le ridicule tue, sachez qu'on tue plus promptement encore avec un poignard.

ALFIÉRI, *en sortant.* Enfin, le voilà tel que je le voulais.

SCÈNE XI.

STELLI, *seul.*

La vue de cet homme est maintenant pour moi un véritable supplice... L'infâme! me tromper ainsi... et la reine qui prend part à ce complot... Mais mes sens m'ont abusé peut-être, et quel pourrait être leur projet... Flétrir la réputation de la comtesse en divulguant ce secret... A quoi bon? dans quel but?.. Alfiéri a bien dit, je suis fou... Cependant... Oh! c'est à en perdre la tête... et lui, que je n'ose nommer mon père, lui, l'idole de la France, et qui deux fois se vit saluer par elle du nom de libérateur... livré au maréchal par cet infâme, et bientôt condamné à mort par les États... Oh! non, non, cela ne sera pas, c'est impossible. (*Il vient s'asseoir à la table et s'appuie les deux coudes en sanglotant.*) Et qui donc l'empêchera? je ne suis rien, moi... je ne puis rien... ils me repousseront avec mépris. Et cependant s'il pouvait se présenter devant le jeune roi, il serait sauvé; M. de Saint-Mégrin le disait il n'y a qu'un moment. Que faire, mon Dieu, que faire? (*Dans ce moment il aperçoit le cachet oublié par la Reine; à mesure qu'il l'examine, sa figure change d'expression; il*

s'écrie.) Le sceau de l'État! ! ! Oh! merci, mon Dieu, merci... Soyez béni, vous qui pour un moment me faites aussi puissant que la reine... C'est à la mort que vous m'envoyez, mais avant je sauverai les jours de mon père!

Il sort.

SCENE XII.

S.-MÉGRIN, SOURDEVAL, DE MERGY, BATIFOLLO, *puis* S.-ANDRÉ, SEIGNEURS DE SA SUITE.

Tous s'inclinent en témoignant leur surprise par signes.

SAINT-MÉGRIN. Le petit lever sera brillant aujourd'hui; voyez, messeigneurs, comme les galeries s'emplissent de courtisans.

SAINT-ANDRÉ, *d'un ton dégagé.* Bonjour, messieurs... bonjour... mais pourquoi cette surprise? ne puis-je donc me présenter chez la reine?

SAINT-MÉGRIN. Monsieur le maréchal ne se serait pas par hasard trompé de galerie, croyant prendre celle qui conduit chez le duc?

SAINT-ANDRÉ. Toujours plaisant, monsieur de Saint-Mégrin. Non moniseur..... Vous ignorez donc, messeigneurs, que madame de Saint-André doit être ce matin même présentée à Catherine en qualité de dame d'honneur... Qui se chargera de cette présentation si ce n'est moi?

SOURDEVAL, *à Saint-Mégrin.* Il est ainsi des deux camps...

SAINT-ANDRÉ. Notre fête de ce soir sera charmante, messieurs; demandez plutôt au seigneur Batifollo; il s'est chargé du divertissement.

BATIFOLLO. Monseigneur!

SAINT-ANDRÉ. Monsieur de Saint-Mégrin, vous serez des nôtres. Voici la reine, messieurs.

Tous se découvrent; les Pages de la Reine et des Dames d'honneur la précèdent.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ALFIÉRI, CATHERINE, HÉLÈNE, PAGES, DAMES D'HONNEUR.

CATHERINE. Nous sommes heureuse, messeigneurs, de voir tant de féaux chevaliers réunis près de notre royale personne.

SAINT-ANDRÉ, *prenant la main d'Hélène.* Que Votre Majesté me permette de lui présenter la comtesse de Saint-André. (*Hélène fait une profonde révérence. Bas à Hélène.*) Prenez garde à ce que vous allez dire, madame.

Il prend l'autre côté de la scène.

CATHERINE. Soyez la bienvenue, comtesse; nous tâcherons de vous rendre agréable le séjour de la cour. (*Bas.*) Eh bien, ce cher protégé est-il libre?

HÉLÈNE, *bas.* Trop tard, madame!

SAINT-ANDRÉ, *bas.* Par mes soins votre ruse a échoué, madame la reine.

CATHERINE, *à part et bas.* Trop tard... Malédiction! (*Haut.*) Le roi nous attend, messieurs.

STELLI, *annonçant.* Monseigneur le prince de Condé.

Surprise générale.

ACTE TROISIÈME.

Une partie de jardins de l'Infante. Sur le côté droit, le vieux Louvre avec son pont-levis et ses tourelles. Une table et des bancs de jardin. — Ou la salle des gardes, au Louvre.

SCENE PREMIÈRE.

SAINT-ANDRÉ, SOURDEVAL, SAINT-MÉGRIN, DE MERGY, ALFIÉRI, SEIGNEURS.

Au lever du rideau, les trois premiers sont assis à une table de jeu, d'autres Seigneurs sont avec eux et semblent prendre part au jeu. De Mergy va de l'un à l'autre; Alfiéri à l'extrémité de la scène observe ce qui se passe.

SAINT-ANDRÉ, *se levant.* Cinq et six onze!... j'ai gagné. (*Riant.*) Décidément messieurs, vous n'êtes pas en veine aujourd'hui, et je vous ruinerais si je continuais.

DE MERGY, *riant.* Votre Seigneurie est bien bonne d'avoir à cet égard le moindre scrupule.

SAINT-ANDRÉ. Parce que depuis longtemps c'est chose faite.

Tous rient.

SOURDEVAL. Saint-Mégrin? dix écus d'or sur parole, car, grâce au maréchal, mon escarcelle est vide.

DE MERGY, *soupirant comiquement.* Hélas! oui, monseigneur... ruinés... Et messire Alfiéri, le savant alchimiste, au lieu de rêver ainsi, ferait bien mieux de chercher à nous découvrir le grand-œuvre.

ALFIÉRI. Dieu me pardonne, mon beau Seigneur, je ne suis pas certain que ce merveilleux secret, s'il était en votre possession, puisse suffire à vos folles dépenses...

DE MERGY. Oh! messire... je n'ai jamais aimé les flatteurs... et en ce moment, vous me flattez.

SOURDEVAL, *jetant les dés.* Perdu... au diable le jeu... (*Se levant.*) Je pense comme toi. La découverte du grand-œuvre, ou la guerre avec les huguenots, voilà ce qu'il nous faudrait.

SAINT-MÉGRIN. La guerre avec ces chiens de huguenots d'abord... c'est le moyen le plus sûr d'emplir nos escarcelles et de mener joyeuse vie.

SAINT-ANDRÉ. Vous serez bientôt satisfaits, messeigneurs, car grâce à notre bonne reine, laquelle craint fort de voir vos épées se rouiller aux fourreaux, M. de Condé a rejoint l'armée de l'amiral.

TOUS. Est-il possible!

SAINT-ANDRÉ. Vous pouvez m'en croire...

SAINT-MÉGRIN. Alors, c'est la guerre... Et bien, vive Catherine et sa politique! Que Satan s'empare de mon âme si j'y comprends la moindre chose; mais on se battra, et c'est tout ce qu'il me faut; Sourdeval, en attendant la confirmation de cette bonne nouvelle, le meilleur cheval de mes écuries contre ton armure de Milan.

SOURDEVAL. J'accepte!

Tous regagnent la table de jeu, excepté Saint-André et Alfiéri qui descendent la scène.

SAINT-ANDRÉ, *à lui-même avec colère.* Oh! oui, on se battra. (*A Alfiéri.*) Vous aussi, Alfiéri, avez été témoin de la scène qui s'est passée chez la reine!

ALFIÉRI. Hélas! oui, et j'ai bien souffert pour vous, monseigneur.

SAINT-ANDRÉ. Obligé de dévorer cet opprobre et ne pouvoir demander raison à cet homme!!! Le croirez-vous, malgré ces preuves pour ainsi dire irrécusables... eh bien, je doute encore.

ALFIÉRI. Je voudrais pouvoir penser comme vous, monseigneur; mais d'après ce qui s'est passé...

SAINT-ANDRÉ. Oui, vous avez raison... c'est surtout lorsque je pense qu'à peine devenue comtesse de Saint-André, Hélène conçut une passion violente pour le prince, que toutes mes idées de jalousie viennent se heurter en foule à mon esprit... c'est alors que ma tête s'égare, et enfante les projets les plus bizarres, les plus cruels même... puis, lorsque redevenu plus calme je pense à sa vie passée, alors je doute, et ne sais plus que croire... Ah! c'est une horrible torture que l'incertitude.

ALFIÉRI. Mais cette lettre écrite entièrement de la main de la comtesse...

SAINT-ANDRÉ, *avec fureur.* Cette lettre!... Oh! taisez-vous, Alfiéri, taisez-vous.

ALFIÉRI. Peut-être ai-je tort de vous rappeler cette circonstance... une fausse interprétation de cet écrit...

SAINT-ANDRÉ, *vivement.* Oh! non. (*Tirant la lettre de son escarcelle.*) Qui donc pourrait se méprendre au contenu de cette épître maudite? Oh! vienne la guerre entre les partis, et vous apprendrez comment je me venge.

ALFIÉRI. On nous observe, monseigneur, prenez garde.

SAINT-ANDRÉ. Eh! que m'importe... manque-t-il donc quelque chose au ridicule dont me couvre cette sotte aventure?

SAINT-MÉGRIN. Maréchal, je suis en possession de dix écus d'or; j'attends que votre seigneurie veuille bien me donner ma revanche.

SAINT-ANDRÉ, *à part.* Oh! voilà ma vie, à moi, m'étourdir sans cesse... Cinq écus d'or au premier point.

ALFIÉRI, *à Saint-André.* Qu'avez-vous décidé à l'égard de Stelli?

SAINT-ANDRÉ. Stelli! toujours ce nom maudit! Rien... (*Il reprend le jeu, puis à Alfiéri.*) Qu'il soit ici dans une heure.

Il continue à jouer.

ALFIÉRI, *sortant.* Ce projet, je le connaîtrai.

SOURDEVAL. Voici messire Alfiéri qui, suivant nos avis, va travailler au grand-œuvre...

SCÈNE II.

LES MÊMES, *moins* ALFIÉRI.

DE MERGY. Il a raison, j'aime peu sa figure italienne. En attendant cette découverte, nous avons la ressource plus certaine de maître Isaac... oui, c'est à sa seigneurie juive que le maréchal gagne ce soir cent écus d'or.

SOURDEVAL. Nous avons servi de caution au comte... mais j'aperçois Batifollo, l'ordonnateur des fêtes de notre grande reine.

SAINT-MÉGRIN. A propos d'Isaac, savez-vous, messeigneurs, quel genre de proposition lui fit, il y a quelques jours, ce fou de Batifollo?

SOURDEVAL. Je gage qu'il lui offrit de le faire entrer dans le corps respectable des jongleurs de la reine. (*Tous rient.*) Non... quoiqu'il soit bien assez laid pour qu'on lui accorde cet honneur... Il lui fit simplement la douce proposition de lui emprunter la totalité de sa fortune à fonds perdus.

TOUS. Ah! ah! ah!

SCÈNE III.

LES MÊMES, BATIFOLLO.

BATIFOLLO, *qui a entendu Saint-Mégrin.* Eh! mes beaux seigneurs, l'affaire eût-elle

donc été si mauvaise? Cette proposition partait d'un bon cœur; je voulais épargner à cet Isaac les tracasseries que vous lui causez chaque jour, et à votre égard j'assumais sur ma tête la responsabilité qui pèse sur tous.

Tous rient.

SOURDEVAL. Mauvais plaisant... mais dis-nous; tu sors du jeu de la reine, que s'y passe-t-il?

BATIFOLLO, *qui n'a pas encore aperçu le Maréchal, resté rêveur près la table de jeu.* Ce qui s'y passe? la soirée a été des plus amusantes... du scandale en diable!

DE MERGY. Je n'y étais pas... c'est jouer de malheur! Et qui l'a causé?

BATIFOLLO. Décidément, mes bons amis, vous êtes de l'autre monde... qui l'a causé?... mais per Dio!... (*Apercevant le Maréchal.*) C'est madame. (*A part.*) Oh! maladroit que je suis...

TOUS. Eh bien, c'est...

SAINT-ANDRÉ, *se levant avec un dépit concentré.* Madame de Saint-André! (*Mouvement de surprise.*) Pourquoi ne pas achever, signor Batifollo?... parce que je suis présent? Eh! mon Dieu, est-ce donc chose si rare à la cour que l'histoire d'un mari trompé, racontée par un étourdi, voulant faire valoir son talent oratoire? devant de belles dames, toutes disposées également à faire parler d'elles, mais c'est là le suprême bonheur. Franchement une telle affaire ne vaut pas la peine de se cacher même de ce mari, pour jaser entre amis d'une chose si peu nouvelle. (*Riant.*) Allons, signor Batifollo, continuez... Vous disiez donc que ce soir au jeu de la reine... (*A part.*) Malédiction sur celui qui me vaut cette nouvelle honte!

BATIFOLLO, *confus.* Monseigneur!

SAINT-ANDRÉ, *comme fou.* Eh quoi! vous hésitez encore? Vous verrez, messeigneurs, qu'il faudra que ce soit moi qui vous fasse connaître cette aventure... (*Tous se regardent, tant l'air du Comte leur semble singulier.*) Vous ne répondez pas... mais dites donc qu'elle n'en sera que plus piquante, racontée par le mari lui-même.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, HÉLÈNE.

HÉLÈNE. Et moi aussi, je serai là pour vous écouter, monseigneur.

TOUS, *bas.* La comtesse!

HÉLÈNE. Eh bien! qui vous retient, monsieur le comte?

SAINT-ANDRÉ, *furieux.* Madame, une telle démarche...

HÉLÈNE. Vous intimide, je le vois... vous avez raison, car au lieu de cette histoire que vous vous apprêtiez à débiter à ces messieurs, la comtesse Hélène de Lustrac, désormais tel sera son nom, la comtesse de Lustrac dira hautement que devant la cour entière elle a été bassement calomniée en présence de l'homme qui seul a le droit de la faire respecter, et que cet homme a été assez lâche pour le souffrir... Je viens vous demander compte de cette lâcheté, monseigneur.

SAINT-ANDRÉ, *se contenant à peine, à part.* Quelle audace! (*Haut.*) Laissez-moi, messieurs.

Tous sortent; la Comtesse supporte leurs regards avec dignité, ce qui les force à s'incliner devant elle.

HÉLÈNE, *après la sortie des Seigneurs.* Vous m'avez entendue, monseigneur, et vous allez, je l'espère, me faire connaître le mystère de votre conduite. (*Elle s'assied.*) Je vous écoute. (*A part.*) Qu'ils sont bas et vils ces courtisans... Comme avec les dehors de la plus délicate politesse, ils savent torturer la victime qu'ils se sont choisie et lui jeter au visage, avec chaque parole sortant de leur bouche, la honte et l'infamie!... Ah! c'est affreux!... Mais qu'ai-je donc fait, mon Dieu, pour être ainsi déshonorée?

SAINT-ANDRÉ, *qui l'a écoutée en silence.* Ce que vous avez fait?...

HÉLÈNE, *comme sortant d'un rêve.* Vous! monsieur! Ah! c'est vrai, je vous avais oublié; mais avec le souvenir, vous me rendez toute mon indignation.

SAINT-ANDRÉ. Assez, madame. (*Calme.*) Jusqu'alors, j'ai respecté votre douleur et maîtrisé ma colère; mais il est temps, croyez-le bien, de changer de langage. Oui, j'ai été témoin de ce supplice que vous avez eu à souffrir... de ce supplice qui me torturait aussi, moi, madame, car c'était mon honneur qui servait d'enjeu à la cruelle partie engagée dans les salons de la reine. Eh bien, comme vous le disiez il n'y a qu'un moment, j'ai dévoré en silence l'affront sanglant que vous fit le chevalier d'Entragues à l'aide de cette histoire si ingénieusement brodée.

HÉLÈNE. Mais quel était donc votre but en laissant abaisser, fouler aux pieds, celle dont la réputation, l'honneur devrait être votre bien le plus précieux?

SAINT-ANDRÉ. Votre honneur!... mais prétendez-vous donc me faire un crime d'en avoir été moins bon gardien que vous?

HÉLÈNE, *effrayée.* Que voulez-vous dire?

SAINT-ANDRÉ. Que si j'ai supporté patiemment cet outrage, c'est qu'il ne peut se laver que dans le sang, et que ce n'est pas celui du chevalier d'Entragues qui doit couler.

HÉLÈNE. Mais lequel donc?

SAINT-ANDRÉ. Celui du véritable coupable. Pour cela, il me faut une bataille, car là seulement il est permis à tout soldat d'a-

border un prince du sang et de le combattre loyalement. N'est-ce pas vous dire assez clairement que je ne puis demander raison à M. de Condé?

HÉLÈNE. M. de Condé! Oh! monsieur, ainsi au lieu de me défendre, vous m'accusez... au lieu de laver l'insulte, vous ajoutez une nouvelle insulte.

SAINT-ANDRÉ. Puisque vous me contraignez à mettre sous vos yeux la preuve accablante de votre perfidie, dites-moi donc ce que signifie cette lettre.

HÉLÈNE, *prenant la lettre.* Cette lettre?...

SAINT-ANDRÉ. J'attends qu'il vous plaise de m'en expliquer le sens.

SCÈNE V.

Les Mêmes, STELLI.

HÉLÈNE, *qui a vu entrer Stelli.* Nous ne sommes plus seuls, monsieur le comte.

Elle cache la lettre.

SAINT-ANDRÉ, *durement.* Vous ici, monsieur! que voulez-vous?

STELLI. Messire Alfiéri m'a fait connaître votre désir de m'entretenir... néanmoins, en apercevant madame la comtesse, je me serais retiré immédiatement, si je n'étais chargé de vous dire que monseigneur de Guise réclame à l'instant votre présence.

SAINT-ANDRÉ, *avec dépit.* M. de Guise... A bientôt, madame; réfléchissez au contenu de cette lettre. (*A Stelli en sortant.*) Dans une heure ici.

Il sort.

SCÈNE VI.

HÉLÈNE, STELLI.

STELLI. Me pardonnerez-vous, madame, d'avoir involontairement interrompu cet entretien?

HÉLÈNE, *avec bonté et distraite.* Te pardonner... approche, enfant!

STELLI, *à part.* Toujours la même bonté... Jamais je n'oserai...

HÉLÈNE. Eh bien! pourquoi cet embarras? Crains-tu que je te demande ce que peut te vouloir monsieur de Saint-André, ce que signifie le mystérieux rendez-vous qu'il vient de te donner?

STELLI. Je ne puis craindre une question à laquelle il me serait impossible de répondre.

HÉLÈNE. Tu ignores ce que te veut le maréchal?

STELLI. Entièrement, madame, je vous l'assure.

HÉLÈNE, *à part avec joie.* Oh! je me sens délivrée d'une horrible inquiétude! (*Haut.*) Qui donc te retient ainsi éloigné de moi? depuis hier je ne t'ai pas vu... n'aimerais-tu plus celle qu'avec tant de bonheur tu nommais...

STELLI, *sur un mouvement d'Hélène et avec effusion.* Arrêtez... Moi, ne plus vous aimer? Tant d'ingratitude ne pourrait entrer dans mon âme.

HÉLÈNE, *l'examinant.* Eh bien! mais qu'est-il arrivé? pourquoi ces pleurs?...

STELLI. C'est que je souffre tant, voyez-vous?...

HÉLÈNE. Toi... Oh! je comprends maintenant... car je t'ai deviné : une mère sait toujours lire dans le cœur de son enfant.

STELLI, *bas et avec désespoir.* Ma mère!

HÉLÈNE. Oui... j'ai deviné qu'un amour plus fort que ta raison s'est emparé de ton cœur; j'ai deviné que Blanche...

STELLI. Oh! taisez-vous, madame; cet amour est un crime, en parler est une honte!

HÉLÈNE. Un crime! (*A part.*) Hélas! l'amour calcule-t-il les distances! (*Haut.*) Qui donc peut désirer ton bonheur, si ce n'est moi?

STELLI. Du bonheur pour moi! Oh! non... depuis la révélation de ce fatal secret, qui dans toute autre circonstance eût fait ma joie, toute idée de bonheur est à jamais anéantie, perdue...

HÉLÈNE. Un secret...

STELLI. Vous allez m'ordonner de vous fuir... me maudire peut-être, lorsque vous apprendrez que ce secret que vous vouliez cacher à tous, j'ai su le pénétrer, moi!...

HÉLÈNE. Mais je ne te comprends plus.

STELLI, *hors de lui.* Eh bien!... puisqu'il le faut, puisque je dois parler... (*Avec désespoir.*) Au nom de Dieu qui nous entend... dites, madame, oh! dites que ma mère n'est pas coupable... (*Tombant à ses pieds.*) Dites-moi que je ne suis pas votre fils.

HÉLÈNE. Ta mère!... moi?...

STELLI. Retrouver celle que l'on doit aimer et respecter à l'égal de Dieu, la retrouver pour maudire le jour qu'elle vous a donné... oh! c'est affreux!

HÉLÈNE. Mais explique-toi donc, au nom du ciel.

STELLI. La retrouver déshonorée, flétrie...

HÉLÈNE, *se rappelant les reproches du Maréchal et sa lettre.* Grand Dieu! quelle horrible lumière. (*Elle ouvre la lettre et la parcourt.*) Oh! les infâmes!.. les infâmes!.. (*A part.*) Mais je n'ai pas écrit cela, moi... Non... et cependant, c'est bien mon écriture. (*Haut.*) Oh! mais c'est horrible!

STELLI. Oui... bien horrible!

HÉLÈNE. Arrête... ne blasphème pas, ne m'oblige pas à te maudire comme je les maudis, ceux qui me font si malheureuse. (*A part.*) Je comprends tout maintenant, et les soupçons du maréchal et votre conduite, madame la reine; il vous fallait ma honte, le sacrifice de mon honneur; mais détrompez-vous, car je saurai le défendre, je parlerai... oh! oui, je dirai... Sèche tes larmes, enfant, je ne suis pas coupable, vois-tu... et d'un mot je puis...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LA REINE, *sur la porte à laquelle Stelli tourne le dos.*

HÉLÈNE *voyant la Reine, avec désespoir.* O mon Dieu!... mon Dieu!...

STELLI. Achevez, par pitié.

HÉLÈNE, *regardant la Reine qui fixe sur elle des yeux menaçants, combattue par le désir de parler et par la crainte que lui inspire la Reine.* Eh bien, tu me croiras, n'est-il pas vrai, si je te dis qu'elle n'est pas coupable, celle à qui tu dois toute ta tendresse... tout ton respect... tu ne me maudiras pas si je te dis... (*Bas.*) Allons, il le faut... cette femme, cette malheureuse mère... Eh bien, c'est moi. (*A part, tombant sur un fauteuil.*) La mort maintenant, mon Dieu!... le sacrifice est accompli!

STELLI, *s'appuyant sur le dos du fauteuil et cachant sa tête dans ses mains.* Il est donc vrai... Oh! malheur! malheur!

CATHERINE, *bas à Hélène.* Qu'alliez-vous faire, madame? Si vous comptez pour rien l'amitié de la reine, craignez au moins sa haine.

STELLI, *sortant de sa stupeur.* Elle! encore elle!...

CATHERINE, *d'un ton dégagé.* Depuis quand la reine est-elle obligée de venir au-devant de ses dames d'honneur... En vérité, comtesse, vous mériteriez d'être grondée.

HÉLÈNE, *confuse en regardant Stelli.* Madame!

CATHERINE. Suivez-nous, et plus de ces oublis.

Elle rentre.

STELLI, *après le départ de la Reine tombant aux genoux d'Hélène.* O ma mère! pardonnez-moi.

HÉLÈNE, *à part, lui abandonnant sa main.* Oh! madame Catherine! madame Catherine!

Elle sort.

SCENE VIII.

STELLI, *puis* LE MARÉCHAL.

STELLI, *après la sortie d'Hélène.* Blanche ma sœur!... Oh! cette idée est horrible... oui, je dois partir, ne plus la voir, tout m'en fait un devoir sacré auquel j'obéirai... La revoir... mais je ne puis pas même lui dire: je suis ton frère!... Oh! fatale destinée! que ne puis-je te briser!

SAINT-ANDRÉ, *à part.* Le voici... voyons s'il consentira à faire ce que j'attends de lui. (*Haut à Stelli qui fait un mouvement de surprise.*) J'aime cette exactitude, elle est pour moi d'un bon augure et m'engage à vous parler sans préambule des motifs qui m'ont fait vous prier de vous rendre ici... Vous devez beaucoup de reconnaissance à madame... la maréchale. (*Stelli se trouble.*) Ce n'est pas un reproche que je vous adresse, mais un appel à votre amitié pour elle.

STELLI. Vous me voyez prêt, monseigneur, à répondre à cet appel.

SAINT-ANDRÉ. Je n'attendais pas moins de votre dévouement.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ALFIÉRI *dans le fond.*

ALFIÉRI, *à part.* Bravo, monsieur le maréchal; on n'est pas plus prompt que vous l'êtes à suivre un mauvais conseil.

Il observe.

SAINT-ANDRÉ. C'est donc de la comtesse que je veux vous entretenir.

STELLI, *troublé.* De... madame... la comtesse?...

SAINT-ANDRÉ. Oui... d'une affaire de laquelle dépend son repos, son bonheur même.

STELLI. Son bonheur. (*A part.*) Que veut-il dire?

ALFIÉRI, *à part.* Me serais-je trompé?

SAINT-ANDRÉ. Ecoutez-moi... La famille de la comtesse est, vous le savez, d'origine espagnole. Plusieurs procès, successivement gagnés et perdus tour à tour, ont gravement compromis la fortune qui doit lui revenir un jour. A force de soins et de recherches, je suis parvenu à me procurer des pièces qui rendent incontestables les droits de la comtesse; mais ces papiers sont d'une telle importance, que je ne puis les confier qu'à une personne dont la fidélité m'est assurée, et... j'ai compté sur vous pour les porter à Madrid.

STELLI. A Madrid!

ALFIÉRI, *à part.* Allons donc!... A bientôt, monsieur le comte.

Il sort.

STELLI. Un tel voyage...

SAINT-ANDRÉ. Vous effrayerait-il?

STELLI. Ne le croyez pas, monseigneur... Il y va, dites-vous, du bonheur de ma... de ma bienfaitrice... Je suis prêt à partir.

SAINT-ANDRÉ. C'est parler en noble cœur. Madame de Saint-André doit ignorer ce départ... Elle pourrait vouloir s'y opposer... Je me chargerai de vos excuses envers elle. (*Stelli s'incline.*) Mon secrétaire doit avoir fermé les dépêches dont je veux vous charger; apportez-les-moi, et venez recevoir mes derniers ordres.

STELLI. J'obéis, monseigneur. (*A part, en sortant.*) O mon Dieu! accepte ce sacrifice en expiation de mon coupable amour.

SCÈNE X.

SAINT-ANDRÉ, *seul.*

Il partira... Terminons promptement cette lettre. (*Il s'assied et écrit tout en parlant.*) Il nous fallait un messager fidèle, dévoué, pour porter au roi Philippe II notre traité d'alliance... Stelli sera ce messager, et sa récompense une prison éternelle. S'il échappe au piége que je viens de lui tendre, Catherine se chargera d'acquitter ma dette, car elle n'ignorera pas qu'il aura été le porteur du message qui va assurer notre triomphe sur le parti huguenot. Maintenant, cet ordre; il faut que la guerre éclate, si je veux éviter la colère de la reine. Puissions-nous alors nous rencontrer sur un champ de bataille, M. le prince, et moi vous dire, en vous frappant à mort, ce que j'ai fait de votre Stelli. (*Il sonne; un Huissier paraît.*) Cette lettre à M. de Saint-Mégrin. (*L'Huissier sort.*) Quant à vous, Hélène, un couvent et le mépris public me vengeront, l'un de votre conduite, l'autre de votre refus obstiné de signer l'acte qui me laisserait libre de disposer de votre fortune.

SCÈNE XI.

SAINT-ANDRÉ, STELLI.

STELLI. Suivant vos ordres, monseigneur, ce paquet m'a été remis... Le voici.

SAINT-ANDRÉ *met l'adresse sur le paquet et le rend à Stelli.* Quand pouvez-vous partir?

STELLI. A l'instant même, monsieur le comte, si vous le voulez bien. (*A part.*) Un quart d'heure de plus, et mon courage m'abandonne.

SAINT-ANDRÉ. Très-bien. J'ai donné des ordres : le meilleur de mes chevaux sera mis à votre disposition... Maintenant, écoutez ce que vous aurez à faire : aussitôt votre arrivée à Madrid, vous vous rendrez au palais du roi Philippe.

STELLI, *surpris.* Au palais?...

SAINT-ANDRÉ. Pourquoi cette surprise?... C'est au ministre de Sa Majesté que ces papiers doivent être remis. Son excellence veut bien user de son influence en faveur de la comtesse.

STELLI. J'obéirai... Que dirai-je au ministre?

SAINT-ANDRÉ. Cet écrit, que vous ouvrirez lors de votre arrivée dans la capitale de l'Espagne, vous instruira de ce que vous devez faire pendant votre séjour à Madrid.

STELLI, *voulant sortir.* Je suivrai vos instructions, monsieur le comte.

SAINT-ANDRÉ. Ah!... vous voyagerez en toute hâte, cette affaire ne devant éprouver aucun retard. Allons, courage et fidélité... N'oubliez pas qu'il s'agit des intérêts de votre bienfaitrice, et que le bonheur vous attend au retour.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, *sur la porte de la Reine.* Et ce retour, monsieur le comte, quand doit-il avoir lieu?

SAINT-ANDRÉ. Vous, madame!... encore vous!... (*Furieux.*) Mais que venez-vous faire ici?

HÉLÈNE. Vous voulez le savoir : je suis venue vous trouver ici pour dire à cet enfant : en remplissant cette mission, c'est à la honte, que dis-je? à la mort que tu marches, car ces papiers doivent causer la ruine, le déshonneur de la France.

STELLI. Grand Dieu!...

SAINT-ANDRÉ, *furieux.* Taisez-vous, madame, taisez-vous!

HÉLÈNE. Oui, ces papiers contiennent une trahison infâme; ces papiers ne sont autres qu'un traité qui livre la France aux armes étrangères. (*Mouvement de Saint-André.*) Osez le nier, monsieur le comte... Et c'est toi, Stelli, toi, qu'ils ont choisi pour accomplir cette lâcheté; mais je veillais sur toi, car je ne veux pas que tu te déshonores, et je suis accourue pour te dire : Anéantis cet horrible marché, foule aux pieds ces papiers, dont le contact te souilles et dont la remise au roi d'Espagne te couvrirait à jamais de honte et d'infamie.

STELLI. Oh! trahison! trahison!

SAINT-ANDRÉ. Y songez-vous, madame? une telle supposition... Obéissez, Stelli, obéissez!

HÉLÈNE. Et moi, sa mère, je lui ordonne de rester.

SAINT-ANDRÉ, *avec une fureur concentrée.*

Sa mère!... Oh! oui! Eh bien donc, opprobre sur vous, madame, vous l'aurez voulu; opprobre sur vous, car devant ce jeune homme je vous jetterai au visage ces mots qui doivent à votre tour vous couvrir de honte.

STELLI, *la main à son poignard.* Silence, monsieur le comte, car ces paroles, je ne vous laisserais pas le temps de les prononcer.

SAINT-ANDRÉ. Oh! je me vengerai de tous deux... Ces papiers, monsieur, ces papiers...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, CATHERINE, ALFIÉRI.

CATHERINE. C'est à la reine qu'ils doivent être remis. (*Elle ouvre le paquet, après l'avoir reçu des mains de Stelli, les parcourt; mouvement de joie qu'elle réprime aussitôt. A part.*) Voilà qui vaut toutes les intrigues d'amour.

SAINT-ANDRE, *à part.* Oh! maintenant plus que jamais, la guerre.

HÉLÈNE, *humblement.* Pitié, madame!

CATHERINE, *à Saint-André.* Bientôt vous connaîtrez mes intentions à votre égard, monsieur le comte; vous connaîtrez ce que j'estime une telle trahison, car il ne sera pas dit que sous le règne de Catherine de Médicis un homme aura impunément cherché à livrer la France à l'étranger.

QUATRIÈME ACTE.

Une vieille salle du donjon des anciens comtes de Dreux. A droite, une porte conduisant à l'étage supérieur. A gauche, une porte voûtée; le fond de cette salle, donnant sur un balcon en terrasse, laisse voir la ville. Un passage secret.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, l'émeute gronde dans la ville; on entend des voix confuses auxquelles se mêle le tintement d'une cloche. Alfiéri, appuyé contre une des colonnes du balcon, semble suivre des yeux les progrès de l'émeute.

ALFIERI, *seul.*

DES VOIX. A bas les échevins... des armes... des armes...

D'AUTRES. Point de traités avec les huguenots... A bas Condé... vive Guise!

D'AUTRES. Aux murailles pour Condé. (*Une vive clarté.*) Au feu! au feu!

Le tumulte s'accroît et s'apaise peu à peu.

ALFIÉRI. Le tumulte semble s'apaiser... Ah! le voilà bien ce peuple! prompt à s'emporter lorsqu'il se croit froissé dans ses intérêts, dans ses croyances... plus prompt encore à rentrer dans l'ordre lorsqu'une parole de sens vient frapper son oreille et émouvoir son cœur... Oh! madame la reine, fasse le ciel que des hommes ne sachent pas que vous vous trouvez au milieu d'eux!

SCÈNE II.

ALFIÉRI, CATHERINE.

CATHERINE. Eh bien, docteur, que se passe-t-il? pouvez-vous enfin calmer l'inquiétude qui me dévore?

ALFIÉRI. Ah! madame, qu'avez-vous fait, en exécutant votre projet de pénétrer incognito et presque seule dans cette ville? si votre retraite était découverte... si ces forcenés pouvaient se douter que le vieux château des anciens comtes de Dreux, dont on a fait un arsenal, abrite en ce moment la reine de France, que deviendrait Votre Majesté?

CATHERINE. Et qu'oserait tenter cette populace contre notre royale personne, docteur.

ALFIÉRI. Tout, madame... Avez-vous oublié que les uns vous accusent de favoriser le parti des huguenots... tandis que les autres prétendent au contraire que le duc de Guise n'agit qu'à l'instigation de Votre Majesté... Prenez-y garde, madame, car ce peuple souffre...

CATHERINE, *avec impatience.* Laissons cela, docteur. Avez-vous des nouvelles de ce jeune homme?

Bruit de voix de dehors.

ALFIÉRI. Stelli!... En présence de tant de dangers, quel intérêt si grand Votre Majesté prend-elle à ce page, quand elle ne songe pas même à la comtesse de laquelle nous avons été si traîtreusement séparés en gagnant ce donjon...

CATHERINE. Que m'importe cette folle comtesse de Saint-André? Quant à l'intérêt que m'inspire ce jeune homme... faut-il vous répéter que vous ne pouvez, que vous ne devez chercher à me comprendre? (*Après une pause et avec intérêt.*) Et vous dites l'avoir reconnu au milieu de ce peuple?

ALFIÉRI. En effet, madame, dans le trajet de la porte Chartraine ici, j'ai remarqué un jeune homme qui, vêtu des habits de la corporation des colporteurs, allait de groupe en groupe, excitant le peuple en faveur de M de Condé, et dans ce jeune homme j'ai cru reconnaître...

CATHERINE. Oh! oui, il aura quitté le Louvre pour rejoindre l'armée de Condé dont il croit devoir embrasser la cause... Cette funeste intrigue perdra cet enfant... mais comment, et pourquoi dans cette ville?

ALFIÉRI. Comme émissaire du prince, n'en doutez pas.

CATHERINE. Vous avez raison... Mais alors il serait exposé aux plus grands dangers... Tenez, Alfiéri, cette idée me tourmente et me torture... (*Bruit dehors.*) Ecoutez, docteur, écoutez!...

Elle approche du balcon.

ALFIÉRI. C'est le lion qui se réveille... l'émeute qui se fait entendre de nouveau... Éloignez-vous, madame; si l'on vous apercevait tout serait perdu!

CATHERINE. Non... je veux voir... Grand Dieu! mais je ne me trompe pas... voyez, Alfiéri... là... au milieu de ces hommes...

ALFIÉRI. Retirez-vous, madame; craignez d'attirer leur attention du côté de ce balcon.

CATHERINE. C'est lui, vous dis-je, mon Dieu... c'est bien lui... Oh! mon cœur ne me trompe pas... Arrêtez, arrêtez!...

ALFIÉRI. Silence! madame, il y va de la vie peut-être.

CATHERINE. Eh! que m'importe! c'est la sienne qu'il faut sauver... Courez, Alfiéri... Ils vont le tuer, mon Dieu! mon Dieu, pitié! allez, vous dis-je... dites que c'est de la part de la reine... promettez de l'or... priez... ordonnez... Oh! ces hommes... ces hommes... je ferai mettre le feu à leur ville maudite... Mais partez donc, monsieur; ne voyez-vous pas que je ne veux pas que cet enfant meure?

ALFIÉRI, *à part et bas.* Moi non plus... il n'est pas temps encore.

Il sort.

CATHERINE. Courage, mon Stelli... noble enfant... comme il se défend... oh! que ne puis-je faire de lui un roi de France! (*Elle se cache.*) Mon Dieu! (*Regardant de nouveau.*) Je ne vois plus rien... tout a disparu... ils l'auront tué, les misérables. (*Parcourant la scène, avec fureur.*) Oh! bourgeois et manants de notre bonne ville de Dreux, bientôt vous apprendrez à connaître ce que vaut la vengeance de Catherine de Médicis. Je ne vois plus rien... qui me délivrera donc de cette horrible incertitude? (*Sanglotant.*) Mon enfant! mon enfant!... ce bruit... quel est ce bruit?

SCÈNE III.

CATHERINE, STELLI.

STELLI, ***les habits en désordre, se précipite dans la salle, en referme vivement la porte.*** Qui que vous soyez, au nom du ciel, sauvez moi!

CATHERINE. Lui!... (*Tombant sur un siége.*) Oh! merci, merci, mon Dieu!

STELLI, *confus.* Madame la reine!

CATHERINE, *animée tour à tour par la joie, le désir de presser Stelli sur son cœur et la crainte de se dévoiler; avec embarras.* C'est toi. (*Vivement et allant à lui.*) Blessé peut-être. (*Rassurée.*) Non, non; Dieu soit loué... mais par quelle aventure chevaleresque t'es-tu trouvé ainsi exposé à la fureur de ces manants?... Tu gardes le silence?

STELLI. Madame...

CATHERINE, *entièrement remise.* Je parlerai moi...oui, je parlerai... il le faut!

STELLI. Par pitié, madame, ne perdez pas celui à qui j'ai voué ma vie tout entière.

CATHERINE, *à part.* Quel langage!

STELLI. Ah! pardonnez-moi, madame, d'avoir quitté ainsi le Louvre... pardonnez-moi de m'être dérobé aux sarcasmes de vos courtisans, au mépris dont ils m'accablaient chaque jour.

CATHERINE. Et c'est pour cela? mais qui te dis que cette femme.... (*A part.*) Malheureuse! j'allais me trahir... Oh! encore une fois, maudite soit cette intrigue.

STELLI, *après avoir considéré la Reine.* Ne pouvant justifier ni venger celle que j'aime à l'égal de Dieu... accablé sous le poids d'un amour qui maintenant est un crime, je voulais mourir en soldat, mais non, comme une bête fauve sous le bâton de ces hommes... voilà pourquoi j'ai cherché à leur échapper.

CATHERINE. Mais comment à Dreux?

STELLI. Partout où un péril menacera les jours de M. le prince, on me trouvera prêt à me jeter en avant de ce péril.

CATHERINE, *très-surprise.* Condé... Condé dans cette ville!

STELLI. Seul... et malgré le danger qu'entraînait une telle entreprise, le prince a voulu voir les échevins... Permettez-moi, madame, maintenant que ces hommes ont perdu mes traces, de chercher à le rejoindre; je dois l'aider à regagner le champ de bataille, car on se bat en ce moment, vous ne l'ignorez pas.

CATHERINE, *très-préoccupée, à part.* Condé à Dreux!... voilà qui me décide. (*A Stelli.*) Oui, tu dois rejoindre le prince... c'est ton devoir; mais un moment encore. (*Voyant entrer Alfiéri.*) Ah! c'est vous, docteur!

SCÈNE IV.

CATHERINE, STELLI, ALFIÉRI.

ALFIÉRI. Je suis heureux de trouver Votre Majesté entièrement rassurée (*A part.*) Quel

peut être le motif d'un tel intérêt? (*Haut.*) Tout semble rentrer dans l'ordre, la nuit sera calme.

CATHERINE. Oui... nos craintes ont cessé, nous sommes heureuse... bien heureuse en ce moment. (*Prenant des papiers dans son escarcelle.*) Tenez, docteur, examinez ces calculs astrologiques; si j'en crois ce qu'ils disent, le temps de la dissimulation est passé, celui d'agir est venu. (*Alfiéri prend les papiers et s'asseoit près d'une table du côté opposé.*) Tu dis donc que M. le prince est à Dreux et que tu peux facilement le rejoindre?

STELLI. Ce que j'aurais déjà fait si Votre Majesté avait voulu le permettre, quoiqu'en ce moment il doit avoir quitté la ville.

CATHERINE, *l'interrompant.* Tu le hais bien, n'est-il pas vrai, ce comte de Saint-André qui a voulu faire de toi un traître?

STELLI. Madame...

CATHERINE. Oh! tu dois le haïr... Eh bien, moi aussi, je le hais et veux que le parti du prince triomphe, car par le prince seul, la France peut être délivrée de ces brouillons dont les projets d'ambition viennent sans cesse en opposition à mes volontés.

ALFIÉRI, *à part.* D'un mot je pourrais changer cette grande décision.

STELLI. Quoi!... madame... mais je ne puis comprendre.

CATHERINE. Eh bien, docteur?

ALFIÉRI. Ces signes sont de bon augure...

CATHERINE, *continuant.* Écoute, je veux que dans quelques heures M. le prince et les huguenots soient en possession de cette ville, et j'ai compté sur toi pour leur transmettre ce qu'ils devront faire pour s'en rendre maîtres.

STELLI. Est-il possible!

CATHERINE, *à Alfiéri.* Que dites-vous, Alfiéri? Etes-vous toujours satisfait du travail de votre élève?

ALFIÉRI. Jusqu'alors, madame, ces calculs semblent devoir promettre la victoire aux calvinistes.

CATHERINE, *continuant.* Le détachement des bourgeois qui gardent la porte Chartraine m'est dévoué; en lui présentant cet ordre tu pourras sortir; alors tu gagneras en toute hâte le quartier du prince, tu l'engageras à diriger à minuit vers cette porte un détachement nombreux de ses meilleurs hommes d'armes... cette porte leur sera ouverte... (*A part.*) Alors, malheur à vous, M. de Guise, malheur aussi à vous, M. le maréchal! (*Haut.*) Si contre mon attente le prince est encore à Dreux, tu lui diras que moi, la reine, je veux lui parler ici, dans une heure.

STELLI. J'obéis, madame...

CATHERINE. Un mot encore. En se présentant à cette porte, le commandant de l'expédition prononcera ces mots : Catherine et Condé.

STELLI. Catherine et Condé.

CATHERINE. Va... et cette mission remplie, tu me rejoindras à Paris.

STELLI. Madame...

CATHERINE. Je te l'ordonne... Non, je t'en prie... n'as-tu pas foi aux paroles de la reine?

Stelli s'incline.

CATHERINE, *à Alfiéri.* Tout danger est passé, n'est-il pas vrai, docteur? (*Signe affirmatif d'Alfiéri.*) Pars donc, et que Dieu te garde.

Fausse sortie.

STELLI. Une grâce, madame la reine.

CATHERINE. Parle, et hâte-toi.

STELLI. Je suis sans armes, et pour une semblable mission...

CATHERINE. Tu as raison. (*Détachant son poignard.*) Tiens, et n'oublie pas que la moindre égratignure faite par ce poignard, c'est la mort.

Stelli s'incline et sort.

SCÈNE V.

CATHERINE, ALFIÉRI.

CATHERINE. Il ne court plus aucun danger, vous me l'avez assuré. (*Elle approche du balcon.*) Non, tout est calme maintenant, et rien ne trouble plus la ville... Avez-vous terminé, docteur?

ALFIÉRI, *à part.* N'allons pas compromettre notre science... (*Haut.*) Entièrement... je l'ai dit à Votre Majesté, ces calculs me semblent d'une grande exactitude... mais...

CATHERINE, *sans comprendre.* Oh! je savais bien, moi, que ces orgueilleux triumvirs qui en veulent à mon pouvoir lâcheraient prise devant les armes de notre cousin de Condé.

ALFIÉRI. Tout le présage... cependant...

CATHERINE, *avec inquiétude.* Achevez!...

ALFIÉRI. Oh! que Votre Majesté se rassure... mais il y a dans l'arrangement de ces signes célestes quelques combinaisons qui pourraient faire croire à une erreur de votre part... ce n'est qu'une supposition...

CATHERINE, *vivement.* Vérifiez, docteur, vérifiez encore...

ALFIÉRI. Plus j'examine ces calculs et plus mon inquiétude augmente... c'est presqu'une certitude... Il y a là une grave erreur.

CATHERINE. Oh!... c'est impossible... Mais s'il en était ainsi, qu'en résulterait-il?

ALFIÉRI. Le contraire de ce qu'espère Votre Majesté.

CATHERINE. La victoire au duc de Guise! non, non, c'est impossible, vous dis-je.

ALFIÉRI, *à part.* Quoi qu'il arrive, la science n'aura pas tort.

Quelques coups sont frappés à la porte.

CATHERINE. Qu'est-ce cela ? Voyez, Alfiéri.

ALFIÉRI. M. de Saint-Sornin qui vient vous rendre compte de ce qui se passe dans la plaine.

Il ouvre.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, SAINT-SORNIN.

Cette scène doit être débitée très-vivement par Catherine.

CATHERINE. C'est vous, chevalier... Vous venez de la plaine... que s'y passe-t-il ? Oh! parlez, parlez sans préambule.

SAINT-SORNIN. Eh bien, madame, la victoire...

CATHERINE. Restera à M. de Condé... j'en étais sûre...

SAINT-SORNIN. Votre Majesté se trompe... malgré les exploits de cette journée, malgré les efforts des huguenots, qui tous mouraient plutôt que de se rendre... M. de Guise est vainqueur.

CATHERINE. Oh !... mais êtes-vous bien certain de ce que vous dites là, monsieur?

SAINT-SORNIN. Sur mon honneur, madame la reine peut m'en croire...

CATHERINE. Continuez... chevalier.

SAINT-SORNIN. L'armée du prince que commandait M. l'amiral eut bientôt entièrement culbuté le corps dirigé par le maréchal Saint-André... Même avantage sur l'aile droite... mais, emportés par l'ardeur qui les animait, les huguenots oublièrent que les troupes du duc de Guise n'avaient pas encore été engagées dans l'action et s'abandonnèrent à la poursuite de leur ennemi vaincu... Tout à coup la lourde cavalerie de M. le duc s'ébranla, fondit sur eux comme un torrent furieux, et dès lors le sort de la bataille fut décidé !

CATHERINE, *à part.* Que faire maintenant ?

SAINT-SORNIN. C'est une triste journée que celle-ci, madame, journée qui a coûté bien du sang... et qui va faire couler bien des larmes...

CATHERINE, *à part.* Oui, je dois prendre ce parti. (*Haut.*) Et qui vous dit, monsieur, que je ne sois pas la première à pleurer sur ces discordes civiles... (*Mouvement.*) Docteur, mettez-vous là et écrivez. (*A Saint-Sornin.*) Vous m'êtes dévoué, chevalier, je le sais... Dites-moi : pouvez-vous facilement regagner la plaine?

SAINT-SORNIN. Je suis prêt à tout entreprendre pour le service de la reine.

ALFIÉRI. Quel est votre projet, madame?

Catherine lui jette un regard foudroyant. Alfiéri prend la plume.

CATHERINE, *dictant.* « Mon beau et féal » cousin, je suis au château de Dreux, à quel- » ques pas du théâtre de vos exploits. Dieu » aidant, vous venez de faire triompher sa » sainte religion ; moi aussi je veux ma part » de gloire dans cette journée. Que dans une » heure un corps de vos meilleurs archers » soit devant la porte Chartraine... elle s'ou- » vrira aux noms de Catherine et Guise. Ve- » nez, mon beau cousin, venez me trouver, » suivez le brave chevalier auquel je confie » ces lignes. J'ai hâte de vous remettre le » brevet de généralissime des armées du roi » mon fils. » (*A part.*) Me voilà donc retombée sous cet odieux pouvoir !

ALFIÉRI. Mais, madame...

CATHERINE. Silence !... l'adresse au duc de Guise, messire... et vous, chevalier, hâtez-vous. (*Saint-Sornin s'incline, et sort. A part.*) Me voila donc retombée sous cet odieux joug !

ALFIÉRI, *à part.* Pauvre France.

On entend du bruit au dehors.

CATHERINE. Quel est ce bruit ?

ALFIÉRI, *au balcon.* Un homme vient d'entrer dans le passage qui conduit à la tour... Si je ne me trompe, ce doit être Poltrot.

CATHERINE, *avec impatience.* Il vient nous confirmer ce que nous venons d'apprendre.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, POLTROT.

ALFIÉRI. Eh bien, quelle nouvelle ?

POLTROT. Malédiction sur nous, messire... damné duc de Guise... les choses allaient si bien... (*Voyant la Reine.*) Oh ! pardon, madame.

ALFIÉRI. Madame la reine te pardonne... Parle, qu'as-tu à nous apprendre ?

POLTROT. Rien si ce n'est ce que vient de vous dire monsieur de Saint-Sornin, qui sort d'ici... et qui m'a tout l'air de reprendre le chemin de la campagne.

ALFIÉRI. Et où sont les princes ?

POLTROT. Tous, huguenots et catholiques, excepté M. de Condé, à la ferme de Nuisement, où M. de Guise après la victoire les a invités gracieusement à souper et à passer la nuit.

CATHERINE, *absorbée dans ses méditations.* Condé serait encore à Dreux ?... mais alors... ici tous trois... oh ! je dois l'empêcher de pénétrer jusqu'à nous.

ALFIÉRI. Ainsi, M. de Guise est vainqueur... Mais qu'as tu donc à regarder ainsi autour de toi?

POLTROT. Je pense, messire, que vous auriez pu choisir une retraite moins dangereuse que celle-ci, pour servir de logement à madame la reine...

ALFIÉRI. Et le motif de cette réflexion?

POLTROT. Le motif, c'est que depuis la guerre, les caves de ce vieux donjon, éloigné de toute habition, servent de magasin à poudre à MM. les échevins, et qu'un semblable voisinage est peu agréable, et surtout peu sûr.

CATHERINE, *bas.* Que dit-il?

ALFIÉRI. Quoi! tu es bien sûr!...

POLTROT. Parfaitement!

CATHERINE, *bas.* De la poudre... et dans un moment, tous trois, peut-être... Oh! c'est l'enfer qui me conseille. (*Haut.*) Cet homme a raison; une telle imprudence... je veux quitter ce donjon au plus vite... voyez si je le puis sans danger.

ALFIÉRI, *sortant.* Pardonnez-moi, madame, mais j'ignorais entièrement... et je vais...

Il fait signe à Poltrot de le suivre.

SCÈNE VIII.

CATHERINE, POLTROT.

CATHERINE, *à Poltrot.* Reste!

Elle se promène.

POLTROT, *à part.* Sa Majesté aime peu le voisinage des poudres, à ce qu'il paraît...

CATHERINE, *après une pause.* Tu disais donc que dans ces caves il y a de la poudre?

POLTROT. Autant qu'il en faut pour ne pas laisser pierre sur pierre de cette vieille tour, si elle prenait feu.

CATHERINE. Ce doit être un chose horrible a voir que ce champ de bataille, n'est-il pas vrai? Malheur à ceux qui propagent la guerre civile, que le sang versé retombe sur eux.

Elle se promène.

POLTROT. Et puisse Dieu nous délivrer bientôt de cet affreux fléau!

CATHERINE, *après une pause.* Tu es homme de cœur, toi, et tu maudis aussi ceux qui ensanglantent la patrie lorsqu'elle pourrait être si heureuse sous le sceptre de son roi?

POLTROT. Et sous celui de madame la reine.

CATHERINE. Ainsi, ces caves sont sous cette tour... et tu pourrais y pénétrer?

POLTROT. Je le puis, j'en connais l'entrée.

CATHERINE, *reprenant sa promenade.* Oh! la France ne sera tranquille que lorsqu'elle sera débarrassée de ces brouillons, qu'ils soient hugenots ou catholiques...

POLTROT. Je pense comme madame la reine, et je me suis dit souvent, ce serait rendre un grand service au pays, au roi, et à l'humanité, que de les en délivrer...

CATHERINE. Tu t'es dit cela? (*Après une très-longue pause pendant laquelle elle se promène.*) Et t'es-tu demandé si, l'occasion se présentant, tu aurais le courage d'être ce libérateur?

POLTROT. Souvent... et à cette question, ma conscience m'a répondu oui... (*A part.*) Où veut-elle en venir?

CATHERINE. Et tu agirais sans remords...

POLTROT. Contre M. de Guise... sans remords.

CATHERINE. Songe que je puis changer ta chaumière en palais ou en un cachot à cent pieds sous terre.

POLTROT. Je préfère le palais...

CATHERINE. Tu m'as compris, alors...

POLTROT. Je le crois, madame la reine.

CATHERINE. Ainsi, cette nuit, tandis que ces hommes, couverts du sang de leurs concitoyens et sans soupçons, m'attendront dans cette salle, tu descendras dans les caves...

POLTROT. Je trouverai le moyen, malgré les bourgeois qui veillent à la porte, d'y pénétrer par une issue secrète.

CATHERINE. A l'aide d'une traînée conduisant bien loin...

POLTROT. L'humanité, le roi, le pays, tout est sauvé!

CATHERINE. Alors, il n'y aura plus que le roi de France.

POLTROT, *à part.* Et madame la reine!

CATHERINE. Que la cloche du couvre-feu te serve de signal.

POLTROT. Comptez sur moi... ce vieux donjon sautera cette nuit, ainsi que tous ceux qui seront dedans.

CATHERINE. Va donc... Ah! tu te présenteras au Louvre; je vais donner des ordres pour que tu reçoives une récompense proportionnée au service.

POLTROT. Merci, madame la reine... dans peu d'instants les bourgeois de cette cité vont croire à un tremblement de terre... Oh! rassurez-vous, cette tour est trop éloignée pour que la ville puisse en rien souffrir.

Il sort.

SCÈNE IX.

CATHERINE, ALFIÉRI.

CATHERINE, *à Alfiéri, qui entre.* Eh bien, docteur!

ALFIÉRI. Votre Majesté ne peut s'éloigner en ce moment, madame...

CATHERINE. Et pourquoi?

ALFIÉRI. Des hommes rôdent autour de cette tour, je n'ai pu distinguer leur visage, ce qui me fait désirer que madame la reine veuille bien attendre un instant dans cette pièce.. moi je me mettrai à la recherche d'une autre issue.

CATHERINE. Allez donc, et hâtez-vous, Alfiéri; nous ne pouvons rester plus longtemps dans ces ruines; la révélation de cet homme me fait frémir... A propos, (*retenant Alfiéri qui va sortir*) vous connaissez cet homme?

ALFIÉRI, *riant à moitié.* Comme un rusé coquin.

CATHERINE. Demain il se présentera au château; rappelez-vous qu'il doit mourir.

ALFIÉRI. Quoi! madame... mais je ne puis comprendre...

CATHERINE. Cet homme doit mourir, vous dis-je... telle est ma volonté... ne l'oubliez pas...

Elle sort. Alfiéri, après un moment de surprise, sort aussi.

SCÈNE X.

SAINT-ANDRÉ, *seul.*

Il entre par le passage secret et referme la porte. Il fait presque nuit; la lune éclaire la scène jusqu'au moment de la rentrée de la Reine.

Grâce à la connaissance de ce passage secret qui donne sur les remparts, M. de Saint-Sornin m'a évité la peine de traverser la ville; de cette manière, je ne puis avoir été reconnu... Ah! madame la reine, vous voulez entretenir M. de Guise avant de lui faire ouvrir cette nuit les portes de la ville... ceci est étrange; mais si le duc s'est contenté de suivre les premières instructions données par votre lettre, je me suis seul chargé de l'exécution des autres...Nous sommes vainqueurs, madame Catherine, et pour cette fois, je jure Dieu que vous allez nous faire connaître à fond votre manière de penser ou que vous connaîtrez la nôtre tout entière. (*Avec ironie.*) Mais est-ce donc ainsi qu'on reçoit un ambassadeur?... Personne... une obscurité complète... il est vrai que l'heure du rendez-vous n'est point venue... Attendons. (*Il s'assied à gauche de la scène.*) Peut-être paraîtra-t-il quelque page de ce nouveau palais.

SCÈNE XI.

SAINT-ANDRÉ, CONDÉ, HÉLÈNE, STELLI,

Hélène entre appuyée sur le bras de Condé.

STELLI, *à Condé.* C'est ici, monseigneur. (*A Hélène.*) Vous allez revoir la reine... je veillerai au dehors. Il sort.

SAINT-ANDRÉ, *à part.* On a parlé.

CONDÉ, *faisant asseoir Hélène.* Remettez-vous, madame... n'ayez plus aucune crainte.

HÉLÈNE. C'est le ciel, Louis, qui vous a envoyé vers moi, ainsi que ce noble enfant... sans vous, ils m'auraient tuée.

SAINT-ANDRÉ, *bas.* Le prince!... Oh! trahison! trahison!

Il tourne la scène de manière à se présenter entre Hélène et Condé.

CONDÉ. Oubliez cette scène et les dangers que vous avez courus... les misérables!... Voilà donc les effets de la guerre civile.

SAINT-ANDRÉ. Devriez-vous les maudire, monseigneur, lorsqu'ils vous procurent le bonheur d'un doux tête-à-tête?

CONDÉ. Le maréchal!...

HÉLÈNE. Ciel!... mais vous m'avez donc maudite, mon Dieu!

Elle retombe sur son siège.

SAINT-ANDRÉ. Vous étiez éloigné de vous attendre à cette rencontre, je le vois. J'avouerai que, de mon côté, je ne comptais pas sur un tel bonheur!

CONDÉ. Trêve de raillerie, monsieur.

SAINT-ANDRÉ. Dieu sait, monseigneur, si je vous ai cherché tout le jour sur le champ de bataille; mais une plus douce accupation vous retenait ailleurs...

CONDÉ. Arrêtez .. (*Avec ironie.*) Je connais votre courage, messire, comte... à mon défaut, le chevalier d'Entragues pourrait en donner bon et fidèle témoignage.

SAINT-ANDRÉ, *avec colère.* Monseigneur!

HÉLÈNE. Louis, au nom du ciel!...

CONDÉ, *chaudement.* Ainsi pensera, monsieur, quiconque apprendre ce qui s'est passé dernièrement au Louvre... Oh! cette conduite n'est pas celle d'un loyal chevalier.

SAINT-ANDRÉ. Ni celle d'un homme outragé, n'est-il pas vrai?

CONDÉ. Dites-moi donc, maintenant, si je puis croire à votre courage?

SAINT-ANDRÉ, *avec colère.* Vous avez raison, monseigneur; cette insulte veut une réparation, surtout quand je vois l'empressement que vous mettez à défendre cette femme qui seule et la nuit vous accompagne ici.

CONDÉ. Quoi... monsieur, vous supposeriez?...

SAINT-ANDRÉ, *l'interrompant.* Rien... mais je dis que cette femme doit désormais vivre dans la honte et tout attendre de son amant.

CONDÉ, *en colère.* N'achevez pas...

SAINT-ANDRÉ. Oh! je m'expliquerai jusqu'au bout; l'occasion est trop belle pour la perdre... nous sommes seuls, monseigneur, et vous devez m'entendre.

CONDÉ, *furieux, tirant son épée.* Un mot de plus, monsieur, et vous êtes mort.

HÉLÈNE. Ah !...

SAINT-ANDRÉ, *tirant son épée.* Un duel!... oh! merci! monseigneur, merci !... que cette femme soit notre témoin.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, CATHERINE.

CATHERINE. Il vous en faut un second, messeigneurs, et me voici prête à vous en servir.

CONDÉ. La reine!

HÉLÈNE, *se jetant aux pieds de Catherine.* Ah! madame...

CATHERINE. Relevez-vous, comtesse..... (*A part.*) Tous deux ici... vienne maintenant M. de Guise et ma vengeance sera complète. (*Haut.*) Vous me ferez cependant le plaisir de remettre cette partie... nous avons à causer de graves intérêts, messeigneurs.

SAINT-ANDRÉ, *avec ironie.* Quoi ! tous deux, madame ?...

CATHERINE. Tous deux, monsieur le comte... mais madame ne peut être témoin de cet entretien... et je vais...

CONDÉ. Madame !...

CATHERINE, *prête à sortir.* Promettez-moi donc que jusqu à demain la bonne harmonie que je désire voir exister entre vous ne sera pas troublée.

SAINT-ANDRÉ, *à part.* Que signifie ce ton d'ironie ?...

CATHERINE. Venez, comtesse ; la reine veut bien se charger de vous conduire...

SAINT-ANDRÉ, *vivement en barrant le passage à la Reine* Non pas!... (*mouvement de la Reine*) avant que Votre Majesté ait été assez bonne pour me dire, d'après le message dont elle a chargé M. de Saint-Sornin, en quelle qualité monsieur de Condé doit assister à cette conférence.

CATHERINE. Qu'osez-vous penser, monsieur ?

SAINT-ANDRÉ. Que probablement le hasard n'a pas amené ici monsieur le prince ; qu'il est temps que cette guerre d'intrigue finisse et qu'il faut enfin vous expliquer, madame.

Il ferme la porte et en prend la clef.

CATHERINE, *avec terreur.* Ouvrez cette porte, monsieur le maréchal.

SAINT-ANDRÉ. Oh ! nous ne sommes pas ici au Louvre, madame... parlez, nous vous écouterons avec respect, mais parlez... que signifie cette comédie ?...

CATHERINE. Ouvrez cette porte, vous dis-je... je l'ordonne !

SAINT-ANDRÉ, *jetant la clef par-dessus le balcon.* Voici comme j'obéis à cet ordre.

CATHERINE, *avec force.* Malheureux! qu'avez-vous fait ?

SAINT-ANDRÉ, *froidement.* Parlons maintenant du message confié à M. de Saint-Sornin.

CONDÉ. A moins que madame la reine ne préfère commencer par celui dont était chargé le jeune Stelli... de la reddition de Dreux aux huguenots...

SAINT-ANDRÉ. Quoi ! vous aussi, monseigneur? (*Avec calme, à la Reine.*) Vous voyez, madame, que j'avais bien préjugé des vos intentions... Plus que jamais je dois assurer l'entreprise ménagée par votre royale personne à monseigneur de Guise... qu'en pensez-vous ?

CATHERINE, *avec force.* Je dis, monsieur, qu'il faut sortir d'ici à l'instant même.

SAINT-ANDRÉ. Dites-moi d'abord si les portes de la ville s'ouvriront aux noms de Catherine et Guise, ou à ceux de Catherine et Condé ?

CATHERINE, *allant au balcon, bas.* Personne!... Oh! mon Dieu! mon Dieu, et l'heure approche... Au nom du ciel, monsieur de Condé, écoutez-moi.

CONDÉ, *calme et toujours assis.* Je vous écoute, madame.

CATHERINE, *avec force.* Il faut sortir d'ici, monsieur, je le répète. — Au nom du ciel, comtesse, voyez s'il ne passera personne sous ce balcon... à tout prix il faut sortir d'ici, vous dis-je.

CONDÉ. Pour courir à la porte Chartraine.

CATHERINE. Oh ! c'en est trop... pour échapper à la mort, messeigneurs !

TOUS. La mort !!!

CATHERINE. Oui, car elle est sous vos pas, terrible et menaçante, entendez-vous...

CONDÉ. Expliquez-vous, madame...

CATHERINE. Mais vous me ferez devenir folle... je veux sortir d'ici... je le veux... il le faut. (*Elle cherche à ébranler la porte.*) Fermée, fermée... Oh! cet homme, s'il pouvait m'avoir trompée... et cet Alfiéri qui m'abandonne. (*A Hélène.*) Mais dites-leur donc d'enfoncer cette porte.

HÉLÈNE. J'ignore quel danger nous menace ; mais que m'importe la mort! ne m'avez-vous pas faite assez malheureuse !

CATHERINE. Oh ! oui... mais je parlerai, comtesse, je parlerai... voyez... c'est moi qui vous supplie! Oh ! c'est une horrible mort que celle qui se prépare.

SAINT-ANDRÉ. Nous attendons que Votre Majesté veuille bien s'expliquer...

CATHERINE, *à part.* Mon Dieu ! mais je n'oserai jamais leur dire. (*Haut.*) Écoutez... c'est le son d'une cloche... Oh! ma tête, ma

tête !... Mais non, rien... rien encore... Oh ! c'est une terrible agonie que vous me faites là, messeigneurs. (*Avec force.*) Mais faut-il donc vous dire que dans ces caves il y a de la poudre, beaucoup de poudre !

CONDÉ. Si je comprends votre pensée, quelque mal intentionné se serait chargé d'y mettre le feu.

CATHERINE, *épuisée, tombant sur un fauteuil.* Oui... oui, c'est cela.

CONDÉ. Eh bien, laissez faire, madame; ainsi seront terminées toutes les querelles qui divisent la France.

CATHERINE. Oh ! mais c'est la torture que j'endure. (*A Hélène, qui s'agenouille.*) Que faites-vous, Hélène ?... ce sont ces hommes qu'il faut prier...

HÉLÈNE. Non, madame, c'est Dieu, afin qu'il pardonne à vos bourreaux les angoisses qu'ils vous font endurer.

Le son d'une cloche continue.

CATHERINE. Écoutez... Oh! pour cette fois, je ne me trompe pas, entendez-vous ? cette cloche qui résonne... c'est le signal... Au nom du roi, messeigneurs, je vous ordonne d'ouvrir si vous ne voulez mourir, car dans quelques instants il ne restera plus pierre sur pierre de ce donjon.

CONDÉ, *qui depuis un moment regarde Hélène qui prie.* Cette porte s'ouvrira, madame, non pas au nom du roi, mais par l'intercession de cet ange qui prie pour tous... quand tous ici blasphèment en présence de la mort.

Il marche vers la porte. On entend un grand bruit.

CATHERINE. Enfin! Oh ! puisse cet homme me désobéir !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, STELLI, ALFIÉRI, HOMMES D'ARMES. *La porte s'ouvre avec force.*

STELLI, *entrant.* Cet homme est mort, madame. (*Bas à Condé.*) Et Dreux est à M. de Guise, monseigneur.

CONDÉ. Malédiction sur cette femme!

On entend au dehors les cris de vive Guise ! La Reine se remet peu à peu. L'ironie et le mépris sont peints sur les traits de Condé et de Saint-André. Enfin, la Reine reprend tout son calme et s'avance vers la porte de laquelle tous s'écartent.

CATHERINE, *avec hauteur.* Place à la reine... messieurs.

ACTE CINQUIÈME.

Même décor qu'au 1er acte, ou la grande salle d'armes du château de Mézières.

SCENE PREMIERE.

URSULE, DEUX DOMESTIQUES.

URSULE, *donnant des ordres à plusieurs Domestiques.* Vous avez bien entendu, bien compris ce que je viens de vous dire ?

UN DOMESTIQUE. Parfaitement, dame Ursule ; soyez sans inquiétude, tout sera exécuté selon vos ordres.

URSULE. C'est bien ; allez maintenant, et n'oubliez pas que madame la reine, qui retourne à Paris, se reposera quelques heures ici ; que tout soit promptement disposé pour le repas qui doit lui être servi... Allez, mes amis, allez !

SCÈNE II.

URSULE, *seule.*

Singulière idée qu'elle a eue là, madame la reine, de préférer ce pavillon aux riches appartements du château... Je vais donc revoir ce cher enfant que j'aime comme j'aimais aussi ce pauvre petit que je me plaisais à nommer son frère ! Que n'ai-je pas eu à souffrir, lorsqu'un ordre de l'homme qui me l'avait confié jadis, vint me contraindre à remettre mon Stelli aux soins de la comtesse ! il fallut obéir... mais écartons ces tristes souvenirs. Madame la reine est à Mézières, elle a fait demander une escorte ; aussi suis-je bien certaine que Stelli profitera de cette occasion pour venir au château.

SCÈNE III.

STELLI, URSULE.

STELLI. Et vous avez bien pensé, ma bonne Ursule.

URSULE. C'est donc vous, monsieur?... que je suis joyeuse ! (*Elle court à lui, le presse dans ses bras; puis, moitié plaisant, moitié respectueux :*) Messire écuyer me pardonnera-t-il d'oser ainsi...

STELLI. Vous pardonner...

URSULE, *joyeuse.* Alors je recommence. (*Elle l'embrasse de nouveau, l'examine de la tête aux pieds.*) Mais comme vous voilà changé !

STELLI. C'est que j'ai bien souffert depuis notre séparation.

URSULE, *avec malice.* Souffert ! .. ah ! je vous comprends... tourment d'amour.

STELLI. Ecoutez-moi, ma bonne Ursule. Attaché à M. le prince de Condé, demain, aujourd'hui peut-être je dois quitter la France pour le suivre en Navarre, où il retourne.

URSULE. Par exemple! encore nous quitter? Madame et mademoiselle s'opposeront à ce projet, je l'espère bien.

STELLI. Non; car madame de Saint-André comprendra que désormais mon sort est attaché à celui du prince; mais avant de partir, je n'ai pu résister au désir de voir encore une fois celle... qui m'appela son enfant!... celle qui a tant de droits à ma reconnaissance... en un mot, le pauvre orphelin n'a pas voulu quitter tout ce qu'il aime au monde sans emporter la bénédiction de sa mère d'adoption.

URSULE, *essuyant ses larmes.* Bon jeune homme!

STELLI. Veuillez, ma bonne Ursule, solliciter de votre maîtresse une entrevue avec M. de Condé.

URSULE. Y pensez-vous? jamais madame n'y consentira.

STELLI. Peut-être; si vous lui dites qu'il s'agit de son bonheur et de celui de sa fille.

URSULE. Et du vôtre aussi?.. Allons, je cède.

STELLI. Merci, ma bonne, merci.

URSULE. Je vais trouver madame et annoncer votre retour à mademoiselle.

STELLI. Annoncez-moi d'abord à madame la comtesse!

Ursule sort.

SCÈNE IV.

STELLI, *puis* ALFIÉRI.

STELLI. Blanche... la revoir... oh! non, je n'aurai pas ce courage... que lui dire, mon Dieu! Mais si madame de Saint-André consent à recevoir le prince, si les prévisions de M. de Condé se réalisent.. ce serait trop de bonheur... il est là, chez la reine, qu'il n'a pas craint de revoir après la scène qui s'est passée à Dreux... Avec quelle indignation il s'est écrié : Un horrible secret existe entre ces deux femmes, et je saurai bien forcer Catherine à parler... Alors, moi aussi, je me suis dit : Il faudra bien qu'à son tour cet homme parle!

ALFIÉRI, *qui a entendu ses dernières paroles* Et cet homme parlera, messire, car le temps de parler est venu pour lui.

STELLI, *le toisant avec mépris.* Vous?... c'est juste, la reine est à Mézières... et comme à Dreux, comme au Louvre, comme partout enfin où il peut être question de trahison, messire Alfiéri accompagne la reine.

ALFIÉRI. Toujours de grands mots... comme au Louvre, comme à Dreux... comme partout... Eh! que dira-t-elle, madame la reine? Fou... mille fois fou, qui ne réfléchis pas que le scandale naît du scandale, et que plus le prince dira, cette femme est innocente, plus ce peuple de courtisans lui répondra: Vous la défendez trop bien, monseigneur, pour qu'elle ne mérite pas le stigmate d'infamie qui lui a été mis au front.

STELLI. Taisez-vous, taisez-vous, messire.

ALFIÉRI. Me taire... n'avez-vous pas dit, cet homme parlera? Eh bien, cet homme vous apporte la preuve incontestable de l'innocence de la comtesse.

STELLI. Que dites-vous?

ALFIÉRI. La vérité!

STELLI. Mais comment ajouter foi à vos paroles, vous qui déjà tant de fois...

ALFIÉRI. Vous ai trompé... c'est qu'il s'agissait des intérêts de Catherine... Mais écoutez-moi, car je vous l'ai dit, il n'est plus question de paroles, mais bien de preuves...

STELLI. Parlez, messire...

ALFIÉRI. Pour acquérir ces preuves... et surtout celle que la comtesse n'est pas votre mère.

STELLI. Il serait possible!... oh! parlez, parlez!

ALFIÉRI. Non, la comtesse Hélène de Lustrac n'est pas votre mère... Pour acquérir cette certitude, pour que je puisse le publier hautement, il faut me jurer de faire aveuglément ce que je vous dirai de faire.

STELLI. Dussiez-vous me tromper encore, je le jure...

ALFIÉRI. Bien!... vous êtes incrédule, je veux vous rassurer : vous connaissez l'écriture de la comtesse.

Il lui donne un papier.

STELLI. Oui, voilà bien l'écriture de ma bienfaitrice.

ALFIÉRI. Lisez...

STELLI, *lisant haut.* « Moi, Francesco Benvenuti, dans le but d'exercer une vengeance légitime contre le maréchal de Saint-André, déclare être l'auteur de la lettre par laquelle la comtesse s'accuse d'avoir manqué aux devoirs d'épouse, en reconnaissant Stelli pour son fils. » Horreur!... « Signé Francesco Benvenuti. » Mais si cet écrit...

ALFIÉRI. Etait faux lui-même... voyez...

Il lui donne un autre papier.

STELLI. Les mêmes phrases, la même déclaration, mais d'une autre écriture.

ALFIÉRI. Et les signatures...

STELLI. Identiquement semblables...

ALFIÉRI, *reprenant les papiers.* Ce qui prouve la validité de cette déclaration.

STELLI. Oh! mais c'est trop de bonheur, mon Dieu!... et qu'exigez-vous de moi, messire, pour me mettre en possession de ces papiers?

ALFIÉRI. Dans une heure, le maréchal sera au château... Ayant promptement oublié l'accès de jalousie dont il fut atteint, il a résolu de profiter de sa position vis-à-vis de la comtesse. Une renonciation à ses droits de tutelle envers sa fille ; une retraite dans un couvent, tel est l'ordre qu'il vient lui signifier.

STELLI, *avec indignation.* Oh !... mais cet horrible projet ne s'exécutera pas !

ALFIÉRI. Et qui s'y opposera ?

STELLI. Moi, messire, car vous allez me donner ces papiers... n'est-il pas vrai?

ALFIÉRI. Oui... si vous me jurez d'exiger que le maréchal vous rende raison de l'insulte qu'il vous fit, en ne craignant pas de vous charger d'une mission infâme... oui, si vous osez lui dire, en lui mettant ces papiers sous les yeux : Monseigneur, votre projet est infâme et ne s'exécutera pas !

STELLI. Oh ! je ferai cela, messire, je le ferai...

ALFIÉRI. Et moi, je jure de vous faire connaître aujourd'hui même, et devant tous, le nom que vous devez porter.

STELLI, *en sortant.* Je reçois votre serment, messire. (*A part.*) Blanche, je puis donc te revoir.

SCÈNE V.

ALFIÉRI, *seul.*

Et maintenant que je suis parvenu à armer contre vous le bras de votre enfant... je vous attends, monsieur le comte !... Le jour de la révélation est enfin arrivé... oh ! oui ; car si je suis parvenu à rendre votre nom odieux à la France entière... si je suis parvenu à attirer sur vous la haine de la reine, ce n'est pas assez... non, il me faut encore votre vie en expiation de celle de mon enfant, de ma fille que vous séduisîtes jadis... mais qui vous l'arrachera cette existence que je maudis depuis dix-huit ans ? Le fruit de votre exécrable amour, ce fils abandonné à des mains étrangères... Stelli, enfin, j'ai de l'or maintenant, grâce aux folies de cette reine superstitieuse... de l'or... de quoi satisfaire le plus ambitieux... assez enfin pour, ma vengeance assouvie, secouer l'odieux joug qui m'écrase de son poids... Oh ! puisse ce jour mettre un terme à mes souffrances... On vient... Rentrons chez la reine, j'y attendrai de vos nouvelles, mon jeune page.

SCENE VI.

HÉLÈNE, URSULE, *entrant la première et se trouvant vis-à-vis d'Alfiéri.*

URSULE, *à part.* Encore ce seigneur... Mon Dieu ! mon Dieu ! où donc ai-je vu cet homme ?

HÉLÈNE. Et tu dis que le prince est à Mézières.

URSULE Oui, madame ; et sa seigneurie ne précède que de quelques moments M. le maréchal.

HÉLÈNE. Grand Dieu !... oh ! ma pauvre Ursule... cette nouvelle me présage encore de nouveaux malheurs.

URSULE. Pourquoi vous alarmer ainsi, ma bonne maîtresse ? tout me dit, au contraire, que vos maux vont finir... pourquoi perdre ainsi courage ?...

HÉLÈNE. Puisse le ciel t'entendre...

SCÈNE VII.

CONDÉ, HÉLÈNE.

Aussitôt qu'Ursule aperçoit Condé, elle sort. Le Comte sort du pavillon et vient vers la Comtesse qui est assise.

CONDÉ. Me pardonnerez-vous, madame, d'avoir osé franchir le seuil de cette demeure sans y avoir été autorisé d'abord?

HÉLÈNE. Monseigneur !

CONDÉ. Appelé par la reine, qui craint sans doute que la scène du donjon de Dreux n'ait quelque retentissement, après avoir signé une trêve avec M. de Guise, je suis accouru, non pour supplier... mais pour exiger de Catherine pleine et entière réparation pour vous, Hélène.

HÉLÈNE. Cette réparation que, pour moi, vous êtes venu chercher... ne l'exigez pas, Louis... ne l'exigez pas de la reine surtout.

CONDÉ. Un tel langage...

HÉLÈNE. Est celui que je dois vous tenir. Oh ! oui, vous saurez tout, vous, mon seul ami en ce monde ; vous qui avez toute ma confiance... Dieu sait si j'ai tout bravé, jusqu'au mépris feint ou vrai de mon époux, dans l'espoir de vivre seule, ignorée, après avoir renoncé au seul bonheur auquel je pouvais aspirer... Eh bien, ces sacrifices, cette abnégation de moi-même, ma fortune anéantie, tout cela n'était pas assez encore... il a fallu qu'un malheur plus grand vînt me frapper...

CONDÉ. Achevez !...

HÉLÈNE Il a fallu que, moi pauvre recluse, on vînt me trouver, me chercher au fond de cette retraite pour me faire le dépositaire d'un secret dont la révélation serait un arrêt de mort !...

CONDÉ. Vous me faites trembler !...

HÉLÈNE. Et cependant, lorsque je me vis attaquée dans ce que j'ai de plus cher ; lorsque je vis ce malheureux jeune homme à mes genoux, pâle, tremblant, me conjurant, les mains jointes, de lui dévoiler le nom de

celle à qui il doit le jour, je fus sur le point de me trahir, de le laisser échapper ce funeste secret... mais elle était là, cette femme, me paralysant de son regard... Elle était là pour me dire : Ce que tu as fait n'est point assez... c'est la honte, le mépris de tous qu'il faut subir !... car je ne puis, moi, être exposée au mépris de tous ; c'est ton honneur qu'il me faut enfin... pour sauver mon honneur... mon honneur de reine.

CONDÉ. Grand Dieu !

HÉLÈNE, *vivement*. Dites-moi maintenant, monseigneur, si cette réparation peut m'être accordée par Catherine ?

CONDÉ. Oh ! mais c'est affreux !

HÉLÈNE. Oh! oui, bien affreux... n'est-il pas vrai? Et lorsque, seule au monde, abandonnée de tous, j'appelais la mort qui seule pouvait me délivrer de mes tortures... je me rappelais que j'avais une fille; alors, je voulais vivre... vivre pour écarter de moi ces odieux soupçons qui devaient faire un jour son déshonneur.

CONDÉ. Oh ! mais Dieu ne permettra pas qu'il en soit ainsi !...

HÉLÈNE. Puisse-t-il vous entendre !

CONDÉ. Il fera plus, Hélène : ce repos... que vous désirez tant... il vous l'accordera !... oui, tout me le fait espérer...

Il se dirige vers le pavillon.

HÉLÈNE. Qu'allez-vous faire, monseigneur?

CONDÉ. Cette réhabilitation que vous appelez de tous vos vœux, madame, la reine peut vous l'accorder, et je vais la lui demander.

HÉLÈNE. Arrêtez !... Mais est-ce donc d'aujourd'hui que vous connaissez Catherine ? Craignez ses vengeances ; croyez-moi, monseigneur, mieux vaut la mort que la haine de cette femme.

CONDÉ. Mieux vaut la mort que le déshonneur, Hélène.

Il entre dans le pavillon.

SCÈNE VIII.

HÉLÈNE *seule, avec fermeté.*

Oh! oui... mieux vaut la mort que le déshonneur... vous avez raison, monseigneur... la mort, mais elle est là... là, dans cette bague... Oh! Louis, vous que j'ai tant aimé. . c'est le ciel qui vous a inspiré en me parlant ainsi. Le ciel !... ah ! malheureuse ! ne te dit-il pas que tu as une fille .. une fille à laquelle tu laisserais la honte... Oh ! oui, la mort; mais avant, la réhabilitation.

SCÈNE IX.

HÉLÈNE, BLANCHE, URSULE.

BLANCHE, *dehors*. Ma mère!... ma mère!...

HÉLÈNE. Quels sont ces cris ? que se passe-t-il ?

BLANCHE, *entrant*. Ma mère !... oh ! ma mère !... je vous en supplie, venez à son secours, sauvez-le, sauvez-le de la colère du maréchal.

HÉLÈNE. Le maréchal !... mais, encore une fois, de qui voulez-vous parler ?...

BLANCHE. De Stelli, ma mère, de Stelli qu'ils vont faire mourir.

URSULE. Oui, madame, M. de Saint-André vient d'arriver au château... En traversant l'allée des tilleuls qui conduit à la chapelle... il a surpris ces pauvres enfants ensemble... A cette vue, appelant Stelli des noms de lâche, de suborneur, il s'est mis dans une colère affreuse, et, n'écoutant plus que sa fureur, il a ordonné que Stelli serait châtié par ses valets... Le pauvre enfant ne supportera pas cette ignominie. . oh ! mais vous ne permettrez pas cela, n'est-il pas vrai, madame, vous ne le permettrez pas...

HÉLÈNE. Moi, souffrir une telle lâcheté ?... Non, non, rassurez-vous... Rassure-toi, mon enfant, et conduisez-moi...

SCÈNE X.

LES MÊMES, SAINT-ANDRÉ.

SAINT-ANDRÉ. Où courez-vous, madame, et qui vous presse tant ?...

HÉLÈNE. Le désir de vous empêcher de vous déshonorer... en commettant l'action que vous méditez, monseigneur.

SAINT-ANDRÉ. Je vois que j'ai été devancé ici... Eh bien, madame, cette action que vous qualifiez d'infâme, moi je la nomme justice... et ce sera sous vos yeux, et en présence de tous, que cet insolent suborneur... cet espion du parti huguenot, sera châtié comme il le mérite. (*Bas.*) Ne suis-je pas le gardien de votre honneur, madame ?...

HÉLÈNE. Raillez, messire, tant qu'il vous plaira... accablez-moi de votre amère ironie, mais ne pensez pas que je souffre une telle tyrannie.

SAINT-ANDRÉ. Que vous importe, un bâtard élevé sur vos terres ?

HÉLÈNE. Monsieur...

SAINT-ANDRÉ. Entrez tous, messeigneurs, entrez !... Vilains et manants de mon vasselage... venez voir comment je fais punir un insolent vassal qui a osé lever les yeux sur la fille de sa suzeraine.

HÉLÈNE. Mais c'est horrible ce que vous dites là, monsieur !

BLANCHE, *dans les bras d'Hélène*. Ma mère !

Tout le monde entre.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, STELLI, SEIGNEURS, SUITE.

SAINT-ANDRÉ. Vous avez été témoins de l'offense... il faut que vous le soyez aussi de la réparation... Allons, valets, dix coups d'étrivières sur les épaules de ce rustre... obéissez!.

HÉLÈNE. Et moi, je vous le défends!...

SAINT-ANDRÉ. Obéissez, vous dis-je!

STELLI, *aux valets.* Arrière, manants!... Ne savez-vous pas que j'appartiens à la reine?. . Pensez à ce que vous allez faire, monseigneur; c'est la honte... le déshonneur pour moi...

SAINT-ANDRÉ. Assez; obéissez, vous dis-je!

STELLI. C'est la honte, le déshonneur pour moi, vous dis-je... La honte aussi pour vous, car cette action... est celle d'un lâche.

SAINT-ANDRÉ. Oh! c'en est trop! ce sera donc moi qui châtierai cet insolent vassal!

Il tire son épée et vient pour en frapper Stelli.

STELLI, *le frappant de son poignard.* Quand le vassal sera désarmé, monseigneur!

TOUS. Ah!

Hélène tombe sur un banc, Blanche est à genoux devant elle.

BLANCHE. Ma mère, ma mère!

SAINT-ANDRÉ. Misérable!

L'OFFICIER. Votre sang coule, monseigneur!

SAINT-ANDRÉ, *furieux.* Non... une légère égratignure.

STELLI, *avec ironie.* Jugez de la blessure par l'arme qui l'a faite... et que Dieu nous juge, monsieur le comte...

Il jette son poignard à ses pieds, un Officier le ramasse.

SAINT-ANDRÉ, *regardant le poignard.* Les armes de Médicis!... Oh! oui, cette blessure doit être mortelle! (*Furieux.*) Mais il me reste encore assez de temps pour te faire infliger la punition réservée aux traîtres.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ALFIÉRI.

ALFIÉRI. Non pas le châtiment des traîtres, mais celui des parricides!...

Surprise générale.

HÉLÈNE, *qui revient à elle.* Où suis-je, mon Dieu!

URSULE, *à part.* Cette voix... mais encore une fois, quel est donc cet homme?

ALFIÉRI. Vous restez muet de surprise, monseigneur; cependant il vous faudra obéir à ma voix... lorsque je vous dirai: Comte de Saint-André, à genoux devant cette femme dont vous avez fait un martyr.

SAINT-ANDRÉ. Mais cet homme est fou.

URSULE, *à part.* Oh! mes souvenirs, mes souvenirs!...

ALFIÉRI. Non pas encore assez pour ne pouvoir ajouter: Cet enfant que vous voulez faire ignominieusement frapper de verges... cet enfant est bien le fruit de coupables amours et de la perfidie la plus infâme, car cet enfant est le vôtre et celui de Juana Benvenuti, que vous séduisîtes jadis... Avez-vous oublié votre séjour à Florence? cette pauvre fille qui, toute éplorée, vous demandait grâce à genoux?

SAINT-ANDRÉ. Horreur et mensonge!

STELLI. Mon Dieu!

ALFIÉRI. Osez donc, monseigneur, accuser d'imposture le père de Juana.

URSULE. Benvenuti!

HÉLÈNE. Oh! oui, mensonge!... Francesco Benvenuti, reconnais-tu cette femme?... Oui, car tu recules de terreur! Eh bien, messeigneurs, cette femme peut attester ici le ciel que l'enfant de Juana n'est plus... et que cet homme vous trompe!

SAINT-ANDRÉ. Au nom du ciel! parlez... expliquez-vous, madame.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, CONDÉ, CATHERINE, SUITE.

CATHERINE. C'est à moi de parler, c'est à moi de dire: (*à Stelli, qui est à ses pieds*) Relevez-vous, comte de Monte-Castelli; tel est le nom que désormais vous devez porter... car ce nom était celui de votre père.

SAINT-ANDRÉ. Je puis mourir maintenant.

CATHERINE. A vous mon amitié, comtesse. (*Aux gardes.*) Emparez-vous de cet homme, et qu'il apprenne comment la reine sait punir les imposteurs!

SAINT-ANDRÉ, *bas à Catherine, et lui montrant le poignard.* Ce sont bien les armes des Médicis, ici gravées sur ce poignard, n'est-il pas vrai, madame? Oh! puisse la France ne pas les maudire! Puisse-t-elle un jour ne pas frémir d'horreur au seul souvenir de Catherine de Médicis!

Il meurt.

CATHERINE. Mort!... Monsieur de Guise, vous n'êtes plus à craindre!

STELLI, *bas à la reine.* Et ma mère, madame; ne me ferez-vous pas connaître le nom de ma mère?

CATHERINE, *bas.* Silence! Souviens-toi qu'il y a des secrets dont on ne doit pas chercher à soulever le voile!

Paris.—Imprimerie DONDEY-DUPRE, rue Saint-Louis, 46, au Marais.